

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

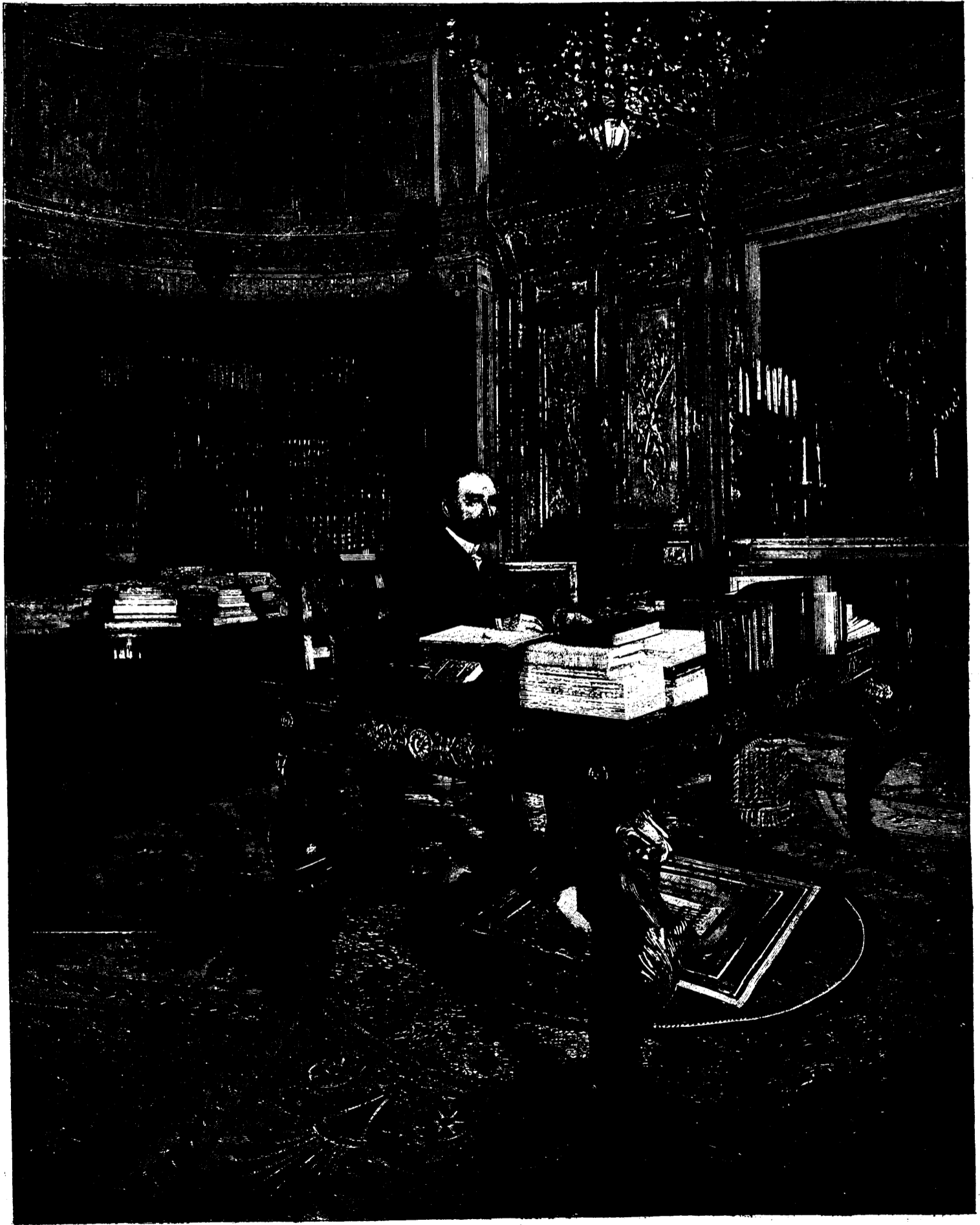
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNEE, No 395—SAMEDI, 28 NOVEMBRE 1891

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



FRANCE.—M. LE PRÉSIDENT CARNOT DANS SON CABINET DE TRAVAIL, AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 NOVEMBRE 1891

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Lettres d'Italie, par Ls. Bt.—Le Saint-Viatique, par J. St-E.—Nouvelle canadienne: Jacques le voleur, par Mathias Filion.—Loin de son pays, par Lorenzo.—Bien répondu.—Nécrologie: L'abbé Joseph Prévost, par Arthur Plante.—Marguerite, par Benjamin Sulte.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Primes du mois d'octobre: Liste des réclamants.—Feuilletons: Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—M. le président Carnot dans son cabinet de travail, au palais de l'Élysée.—Portraits: l'abbé Joseph Prévost; Marguerite Thibault.—Beaux-Arts: Le Saint-Viatique.—A travers le Canada: L'hôtel-de-Ville, à Montréal.—L'Ottawa supérieur: Mattawa: Au pied de la montagne.—Gravure du feuilletton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\*\* —Joseph a l'air intelligent.

—Philippe a l'air sérieux.

Ce sont là des réflexions que l'on entend faire tous les jours par des personnes qui n'ont jamais plus parlé à Philippe qu'à Joseph et qui, cependant, n'en portent pas moins un jugement sur ce que Joseph et Philippe doivent être, d'après l'effet qu'ils leurs produisent à première vue.

C'est donc par l'extérieur que l'on juge le plus souvent des hommes et, chose assez remarquable, on ne se trompe pas aussi souvent qu'on pourrait le croire.

C'est qu'en effet la pensée, la sottise, l'intelligence, les passions, se trahissent presque toujours par des signes extérieurs, mais il n'en est pas moins vrai que nos appréciations se réduisent à peu de chose et qu'il nous faut voir le sujet pour le juger.

La graphologie va plus loin.

\*\* Qu'est ce donc que la graphologie ?

Vous le savez, c'est l'art de connaître les hommes par leur écriture, art qui fait de grands progrès et dont des hommes très sérieux ont fait une étude toute spéciale depuis quelques années, mais auquel le nom de l'abbé Michon est surtout attaché.

Cet abbé Michon, dont on a tant parlé autrefois à propos de la publication de certains livres qui lui étaient attribués, a beaucoup écrit sur le sujet et a attiré l'attention des savants sur ses études.

Il est reconnu qu'un homme brusque n'écrit pas comme un bon et pacifique citoyen, qu'un exalté n'écrit pas de la même manière qu'un homme gai, etc., etc.

\*\* Si donc, il y a une liaison intime entre la pensée et l'écriture, ce qui n'est pas contestable, il y a aussi, disent les graphologues, une liaison également intime entre la forme que reçoit cette écriture et les dispositions intellectuelles et morales de l'âme. Seulement, il faut que le sujet écrive sans se préoccuper de la forme des lettres, circonstance d'ailleurs fréquente.

Quand nous écrivons (disent toujours les graphologues, ce n'est pas moi qui parle) dix lignes très spontanément, très rapides, dans l'épanchement d'une profonde douleur ou d'un violent amour, peut-il vous venir à l'esprit que nous nous soyons occupés, même pour la plus insignifiante des lettres, de la forme que nous leur avons donnée ? Quand un calculateur groupe des chiffres avec une rapidité effrayante, songe-t-il au procédé matériel ou bien au problème qu'il veut résoudre ? Le souci de la forme n'existe pas quand l'homme pense, et c'est ce que l'abbé Michon exprime en disant que "par la longue habitude de parler, c'est l'âme qui directement écrit et parle, le son dans la parole, la lettre dans l'écriture n'étant plus qu'un signe employé inconsciemment pour rendre la pensée." L'écriture est donc pour lui le relief de l'âme, tangible au regard.

Il est évident que pour former un catalogue des écritures suivant les caractères, il a fallu beaucoup d'études et d'observations, mais on est arrivé à un résultat à peu près presque satisfaisant et vous trouverez nombre de personnes qui s'occupent de graphologie, comme j'en ai eu dernièrement la preuve dans une réunion d'amis, à Québec.

\*\* Voici quelques extraits du catalogue formé par M. Van Berg, émule de l'abbé Michon, et qui fait du bruit à Paris en ce moment :

*L'être sensible.*—Trace ses lettres inclinées de gauche à droite avec courbes.

*Impressionnable.*—Lettres décousues dans le même mot, écriture agitée.

*Imaginatif.*—Majuscules hautes, pauses des lettres larges, m, x, e, r, plus hautes que les autres minuscules.

*Illusionnable.*—Pauses des lettres renflées au milieu, majuscules hautes et larges, et irrégulières.

*Susceptible.*—Écriture inclinée de gauche à droite, lettres anguleuses, barres des t finissant en pointes.

*Rancunier, méchant.*—Finales des mots brusquement arrêtés, avec angles, quelques barres des t longues et finissant en pointe, lettres anguleuses et appuyées.

*Dissimulé.*—Écriture renversée de droite à gauche, finales des mots se perdant en eux-mêmes, lignes serpentineuses finales des mots en colimaçons.

*Egoïste.*—Crochets aux majuscules et aux finales des mots, écritures décousues.

*Sensuel et gourmand.*—Lettres appuyées, pâtesuses, majuscules épatées, larges.

*Passionné.*—Lettres à grands mouvements, mots plus hauts les uns que les autres, lettres enflées et irrégulières.

*Contradictoire, chicanier.*—Barres des t montant de gauche à droite (barrées en travers), lettres commençant par un trait sec et droit, m, n, v.

*Violent, irritable.*—Agitation des lettres qui se terminent en pointes et en finales dures et remontrantes.

*Inconstant.*—Inégalité dans les minuscules, surtout dans les jambages des m, n minuscules, barres des t irrégulières; lettres décousues dans les mots.

*Ambitieux, fort de soi, veinard.*—Lignes et mots ascendants, absence de boucles aux majuscules.

*Malchanceux, triste, jaloux.*—Écriture descendante, irrégulière et sans vigueur.

*Intuitif, vif à comprendre sans le secours du rai-*

*sonnement.*—Écriture aux lettres petites et séparées, jetées d'une façon vive, d minuscule avec courbe sans crochet rentrant.

Ce ne sont que des extraits, comme je vous l'ai dit, mais ils suffisent pour donner une idée des observations qui ont servi de base à cet art nouveau.

Que si vous voulez vous livrer à cette intéressante étude, il vous suffira d'écrire à un de vos amis canadiens actuellement à Paris pour vous procurer un des livres qui traitent de la matière.

\*\* Rien de plus intéressant que cette étude, et l'on se demande même à quels résultats étonnants on n'arriverait pas en appliquant l'art de la graphologie dans toute son étendue.

Un homme veut se lancer dans la politique, procurez-vous une page de son écriture et vous verrez s'il est sincère, ambitieux, égoïste, chicanier, violent ou inconscient !

Avant de prendre un billet de loterie, demandez à un graphologue si vous êtes veinard, d'après votre écriture, car si la réponse est négative, ce serait dépenser votre argent en pure perte.

Et vous, jeunes filles au cœur tendre, quand vous recevez une lettre de celui qui dit vous aimer, examinez bien son écriture, voyez comment il barre ses t, si ses majuscules ont ou n'ont pas pas de crochets, si ses lettres sont enflées ou irrégulières, s'il y a inégalité dans les minuscules, surtout dans les jambages des m, n, etc.

De quelle ressource la graphologie ne serait-elle pas dans les cours de justice, voire même dans les commissions royales ?

Un ami vous écrit pour vous demander de l'argent, regardez bien sa lettre ou plutôt ses lettres, et vous verrez aussitôt s'il vous rendrait ce que vous lui prêteriez.

Vous allez vous associer avec X... mais vous remarquez que son écriture est descendante, irrégulière et sans vigueur; ne signez pas de contrat, X... est malchanceux.

On peut aller loin comme ça, et si la graphologie commet des erreurs, mieux vaut cela encore que de consulter des diseuses de bonne aventure qui sont généralement de simples voleuses.

L'art de l'abbé Michon mérite d'être étudié, comme il l'est du reste déjà par des membres du clergé très haut placés en France.

\*\* Puisque nous parlons de choses étranges, un peu mystérieuses même, pourquoi rester en chemin et ne pas vous dire quelques mots d'une autre science nouvelle; la *Télépathie* !

Cette science suppose l'existence d'une force, la force *psychique*, capable de mettre en communication, à distance, la pensée humaine.

De même, dit un savant, que la force électrique transmet au loin l'écriture, —télégraphie, ou la parole, —téléphone, —de même la force psychique transmettrait au loin la pensée et les sentiments, —télépathie. Seulement, si nous connaissons à peu près les appareils récepteurs, qui sont le cerveau, les voies de transmissions, les lignes télépathiques nous sont parfaitement inconnues.

Afin de mieux me faire comprendre, je vais citer quelques exemples qui ne seraient que des effets télépathiques; ces exemples sont tirés d'un livre anglais nouvellement paru, *Phantasms of the living*.

"Un étudiant de Cambridge avait arrêté, avec un de ses camarades, le projet de se rencontrer à Cambridge à une certaine époque pour travailler ensemble. Peu de temps avant l'époque de ce rendez-vous, il se trouvait dans le sud de l'Angleterre. Se réveillant une nuit il vit ou crut voir son ami assis au pied de son lit; il fut surpris de ce spectacle, d'autant plus que son ami était ruisselant d'eau. Il parla, mais l'apparition (car il semble que c'en était une) se contenta de secouer la tête et disparut. Cette apparition revint deux fois durant la nuit. Cette vision eut lieu dans la nuit du 2 au 3 septembre. Quelque temps après, l'étudiant recevait la nouvelle que son ami s'était noyé en se baignant, le 2 septembre."

Quelle est la cause de cette apparition ou de cette vision ?

C'est justement ce que la télépathie recherche et essaye d'expliquer.

Le mourant a-t-il pensé à son ami avant de rendre le dernier soupir, et cette pensée a-t-elle pu se transmettre immédiatement dans le cerveau de l'étudiant de Cambridge ?

Autre exemple d'un genre un peu différent :

"J'attendais mon mari à la maison, peu de temps après le moment où il aurait dû arriver, dix minutes environ, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte, la cloche sonner, mon mari parler au cocher, la porte s'ouvrir et enfin mon mari monter l'escalier. J'allai au salon, j'ouvris la porte ; à mon grand étonnement, je ne vis personne. Je pouvais à peine en croire mes yeux, tant l'impression avait été vive et tant la rue était tranquille à ce moment. Environ vingt minutes après, mon mari arrive en réalité ; le train était en retard et mon mari pensait que je devais être inquiète."

Comment expliquer cette autre vision ?

Un général anglais raconte l'aventure suivante :

"Un incident extraordinaire, qui fit impression sur mon imagination, m'arriva à Maulmain. J'ai vu un fantôme, je l'ai vu de mes propres yeux, dans la pleine lumière du jour. Je puis le déclarer sous serment. J'avais vécu dans la plus étroite intimité avec un vieux camarade d'école qui avait été ensuite mon ami à l'Université ; des années cependant s'étaient écoulées sans que nous nous fussions revus. Un matin, je venais de me lever et je m'habillais lorsque tout à coup mon vieil ami entra dans ma chambre. Je l'accueillis chaleureusement, et je lui dis de demander qu'on lui apportât une tasse de thé sous la véranda, lui promettant de le rejoindre immédiatement.

"Je m'habillai en hâte et j'allai sous la véranda, mais je n'y trouvai personne. Je ne pouvais en croire mes yeux. J'appelai la sentinelle postée en face de la maison, mais elle n'avait vu aucun étranger ce matin-là. Les domestiques déclarèrent aussi que personne n'était entré dans la maison. J'étais certain d'avoir vu mon ami. Je ne pensais pas à lui en ce moment, et pourtant je ne fus pas très surpris, parce qu'il arrivait souvent des vaisseaux à Maulmain. Quinze jours après, j'appris qu'il était mort à 100 milles de là, au moment même, ou peu s'en fallait, où je l'avais vu à Maulmain.

"Aux questions qui lui ont été adressées par MM. Gurnez et Myers le général a répondu que, quand il adressa la parole à l'apparition, elle ne répondit ni par un mot ni par un signe. Il ne supposa pas un instant qu'il pût s'agir là d'une apparition. Il crut voir son ami en chair et en os. Il ajoute qu'il n'a jamais vu d'autre apparition, qu'il n'a jamais eu d'hallucinations, et qu'il a toujours été considéré comme un homme de grand sang froid."

Je sais que nombre d'entre mes lecteurs auraient aussi leur anecdote à fournir aux chercheurs, car rien n'est plus commun, dit-on, que ces sortes d'aventures, mais je vous avoue, en toute sincérité, que, tout en respectant les affirmations des personnes qui disent avoir vu, je suis très sceptique à ce sujet.

Je n'ai jamais rien vu de surnaturel, je n'ai jamais eu d'aventures extraordinaires, ni merveilleuses, je n'ai jamais eu de visions, ni de relations avec des revenants ; jamais une table n'a tourné devant moi, je n'ai jamais pu être endormi d'un sommeil magnétique et, ma foi, tout cela me laisse un peu froid.

Toutefois, il n'en est pas moins utile, à mon sens, d'étudier ces questions qui, si elles ne conduisent pas au résultat cherché en amèneront peut être d'autres.

Que de causes nous sont inconnues ? Et ceci me rappelle la réponse d'un grand savant français à qui un élève demandait la cause première d'un effet quelconque.

—Jusqu'à présent, mon ami, je ne vois que Dieu qui puisse vous répondre, car je crois qu'il n'y a que lui qui la connaisse.

\* \* Chaque fois que le courrier de France nous arrive, je me fais un plaisir de lire les journaux d'un bout à l'autre, jusques et y compris les annonces.

On y découvre toujours quelque chose d'intéressant.

J'avais toujours cru, dans ma candeur naïve, que les annonceurs recouraient à la publicité dans un but de lucre, mais je viens d'apprendre qu'il s'en trouve parfois au moins un parmi eux qui annonce, non pour se faire des revenus, mais seulement pour accomplir un vœu.

Je lis, en effet, dans un des derniers numéros d'un journal de Paris :

"Un monsieur offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, darts, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac et de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

"Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées."

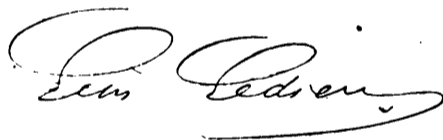
L'annonce est assez étrange par elle-même pour mériter d'être reproduite, mais si je la fais connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ c'est aussi parce qu'elle peut intéresser ceux d'entre eux qui souffrent d'une des affections énumérées.

Maintenant, je vous avoue tout mon étonnement quand j'ai lu cette notice, et je me suis creusé la tête pour essayer de découvrir s'il y a là une fumisterie ou un acte de bonne foi.

M. Vincent nous dit que son "offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu," je veux bien le croire, mais c'est un vœu que tout le monde ne peut pas faire et qui n'est à la portée que des gens possédant un certain avoir.

Le journal ne publie pas, en effet, des annonces pour rien, et M. Vincent "répondra gratis et franco" ; autant de déboursés qu'il ne compte pas recouvrer.

Enfin, il doit y avoir quelque chose qui m'échappe, et si un de mes lecteurs écrit à cet étrange annonceur, je le prie de me communiquer la réponse qu'il recevra.



## LETTRES D'ITALIE

N. E.—Au moment où des événements importants viennent de se passer en Italie, où il s'en prépare peut-être de plus graves encore, qui ont attiré et attireront sur la vieille péninsule historique les regards du monde entier, ces correspondances, que nous inaugurons aujourd'hui, seront pleines d'intérêt. A l'abri des passions politiques qui se déchaînent à Rome entre le Vatican et le Quirinal, notre nouveau correspondant nous enverra, de Milan, chaque mois, un résumé consciencieux des principales actualités.

LE MONDE ILLUSTRÉ, toujours au guet pour prévenir les désirs de ses nombreux lecteurs, leur a ménagé, encore une fois, une bonne aubaine inespérée.

MILAN, 25 octobre 1891.

En commençant la série de mes "Lettres d'Italie," je me fais un devoir de prévenir les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que, n'appartenant à aucun parti politique du pays, je m'occuperai uniquement, dans mes correspondances, de la relation impartiale et précise des actualités les plus importantes et intéressantes d'Italie.

\* \*

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ seront, sans doute, surpris d'apprendre que plus de quatre-vingt mille personnes assistaient à la messe solennelle du pape Léon XIII, célébrée le 30 septembre dernier, à l'église de Saint-Pierre, à l'occasion du pèlerinage français.

Dès six heures du matin, l'immense place Saint-Pierre était remplie de monde : on s'écrasait

presque contre la porte de bronze, en attendant avec impatience le moment de pouvoir pénétrer dans la basilique.

A neuf heures moins dix minutes, le Souverain-Pontife fit son apparition, précédé par un nombre considérable de cardinaux, de prélats, de gardes-nobles, de camériers secrets, de dignitaires de la cour pontificale, etc. ; un autre cortège non moins nombreux venait à sa suite.

On voyait bien que Léon XIII faisait effort pour supporter la fatigue de ses fonctions. Sa faiblesse parut encore plus évidente vers la fin de la messe, alors que le Souverain-Pontife, tourné vers la multitude prosternée, donna la bénédiction apostolique.

\* \*

Le dernier pèlerinage français a fait naître un incident dont l'opinion publique s'est occupée depuis quelque temps ; un pèlerin, nommé Dreux, visitant le tombeau de Victor Emmanuel, au Panthéon, écrivit dans le registre des visiteurs, à côté de son nom, les mots : "Vive le Pape Roi."

Aussitôt que la chose fut devenue publique, tout le monde italien a protesté, et l'autorité a été obligée, pour prévenir des complications, de reconduire l'imprudent pèlerin jusqu'à la frontière.

\* \*

La famille royale se trouve encore à Monza, sa résidence d'été.

La visite du baron de Giers, premier ministre de Russie, à la cour d'Italie, a été saluée avec surprise dans tout le monde politique, et les versions sur le but de cette entrevue sont des plus discordantes : le parti de la triple alliance y voit un prochain changement dans la direction de la politique européenne. Le parti qui verrait d'un bon œil l'alliance avec la France y attache moins d'importance.

De Monza, le baron de Giers s'est rendu à Villa d'Este, pour y visiter la grande-duchesse Catherine de Russie et la princesse Hélène de Mecklembourg. Cette dernière s'est fiancée, naguère, justement à Villa d'Este, au prince Albert de Saxe-Altembourg, âgé de quarante huit ans. La fiancée est âgée de trente quatre ans.

\* \*

La rentrée de la Chambre est fixée au 23 novembre. Avant cette date, c'est-à-dire le 8 novembre, M. di Rudini, président du Conseil des Ministres, prononcera son discours-programme politique dans le théâtre de la Scala, à Milan. Dans ce discours, M. di Rudini veut traiter de la situation financière de l'Italie et des mesures requises pour introduire des améliorations au budget.

LS. BR.

## LE SAINT VIATIQUE

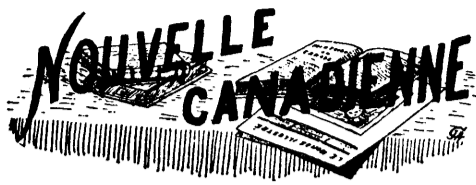
(Voir gravure)

On l'a dit avec raison, l'inspiration la plus vraie, la plus noble, dans l'art comme dans la poésie, naît toujours du sentiment chrétien. Ce n'en est qu'une preuve de plus, mais une fort belle, que la gravure que nous reproduisons sous le titre susdit.

Voyez vous bien tout ce qu'il y a de touchant, de naturel dans ce dessin de M. Price ? Ce prêtre qui va précipitamment, à pied, à travers la campagne, pressant sur sa poitrine l'Hostie Sacrée en laquelle espère là-bas le pauvre moribond. Le sacristain qui précède, pieusement convaincu de sa mission, sonnant sa clochette d'argent à intervalles réguliers, comme des sanglots de regrets. Et ces trois personnages qui s'agenouillent humblement et se prosternent au passage du saint convoi. Enfin, et comme fond grandiose à ce charmant et délicat tableau, la mer qui semble se recueillir religieusement à l'aspect du Roi des rois.

Oh ! bien sûr, il n'y a que l'idée chrétienne pour enfanter, en aussi peu de traits, un petit chef-d'œuvre aux tons aussi exquis.

J. ST.-E.



## JACQUES LE VOLEUR

Bonne chance !

Il était onze heures du soir ; la pluie tombait par torrent, une pluie froide, glacée, du mois de novembre. Le vent mugissait avec violence, les arbres de la forêt s'entrechoquaient avec un bruit sinistre.

De la misérable cabane cachée au milieu des taillis, un homme, couvert d'un long manteau, sortit et s'enfonça brusquement dans la forêt.

— Bonne chance ! répéta la vieille mégère en refermant la porte.

Où va-t-il, cet homme, dans cette campagne sauvage, à cette heure de la nuit ? Pourquoi cache-t-il sous ses vêtements un long couteau bien aiguisé et une lanterne sourde ?

Il manquera quelque chose demain, dans les fermes du voisinage.

L'homme que nous venons de voir, c'est Jacques le voleur ; cette femme qui l'accompagne à la porte, c'est sa mère.

\* \*

Jacques était un garçon solide et robuste ; une espèce de géant. La figure sombre, les yeux méchants, c'était la terreur du canton, et quand le soir, au coin du feu, on parlait de lui, on disait : Jacques le... vous savez ! On n'osait jamais ajouter le qualificatif, car Jacques avait le poignet solide et la vieille... jetait des sorts.

Il n'avait pas toujours été méchant, ce Jacques ; la vieille n'avait pas toujours été sorcière — d'ailleurs elle ne l'a jamais été — Cette famille avait été honorée dans le pays alors que le père était honnête, mais un jour, un malheur, un accident, il n'y avait pas de sa faute... il avait été provoqué... l'huissier qui voulait saisir les meubles avait été insolent... et le couteau, le long couteau... s'était égaré, avait plongé trop avant dans une poitrine... il était sorti tout rouge... dégoûtant de sang... et les juges... la cour... le pénitencier pour la vie...

Jacques, à l'âge de onze ans, avait pour mère la femme d'un assassin ; il était le fils d'un forçat.

C'était fini. Les enfants, ses amis de la veille, s'éloignaient de lui avec horreur en criant : " Ne nous tue pas. " Les bonnes voisines lui demandaient par la fenêtre : " As-tu des nouvelles de ton père ? " etc., etc. A l'école du village, le maître, une bonne pâte d'homme, lui donna vertement son congé. Il voulut travailler et on lui refusa de l'ouvrage. Il souffrait sans se plaindre, pleurait sans verser de larmes.

Un matin, il se leva métamorphosé. Bon, la veille, il s'était éveillé méchant.

— Le monde me méprise, dit-il, et bien, je me vengerai.

Et chaque jour il errait dans les campagnes, dans la forêt, serrant sur sa poitrine le couteau, le long couteau qui avait servi à son père. Il murissait un plan de vengeance ; il lui fallait tuer dix, vingt, cent personnes, et ensuite !... Mais un soir, comme il revenait fatigué, brisé, d'une longue course, il dit à sa mère :

— J'ai faim.

Et elle, les yeux brillants, sauvages, lui répondit :

— La bourse est vide, il n'y a plus de pain ici, mais il y en a chez les voisins.

Jacques sortit, et le lendemain on faisait bombe dans la chaumière.

D'assassin qu'il voulait être, Jacques était devenu voleur !

\* \*

Chaque soir, nouvelles visites, bien fructueuses ; l'argent s'entassait rapidement dans la grande armoire ; les vivres ne manquaient jamais. La mère

encourageait son fils, elle était devenue méchante, elle aussi. Chose étrange ! ces deux êtres misérables et méprisés, complices en tout, s'aimaient comme une bonne mère aime son fils, comme un fils aime sa mère. C'était plus que cela même : comme une lionne aime le lionceau traqué par le chasseur. Ses yeux devenaient rouges quand elle regardait son fils.

\* \*

Mais ce soir, la mère, la lionne, était inquiète. La nuit était propice, il est vrai, car la lune ne brillait pas, mais elle avait un pressentiment... un malheur est si vite arrivé... les voisins se tenaient si bien sur leur garde.

Jacques s'avancait toujours ; il avait son but, il connaissait le chemin. Il y avait bon exploit à faire ; comme besogne, la mère serait contente.

Le hangar, bien rempli de grain, était situé loin de la maison... du propriétaire. Il y avait du blé en abondance, des légumes, etc. Ouvrir la porte, peu de choses, c'est si facile. Se mettre à la besogne, c'est si facile encore. Les sacs, les fameux sacs, déjà éprouvés tant de fois, s'emplissaient rapidement.

Tout à coup, un bruit sec, un cri de douleur péniblement comprimé. Un piège avait été tendu par le fermier défiant. Piège solide qui retenait la jambe du malheureux Jacques comme dans un étai. Les dents de fer s'enfonçaient dans la chair, le sang coulait, et pour comble de malheur Jacques, au moment du choc, avait laissé tomber sa lanterne, le verre s'était brisé, le feu s'était communiqué à la paille, l'incendie commençait.

Jacques eut des crispations nerveuses, effrayantes ; il avait la figure d'un démon. Dans une seconde, il entrevit ce qui allait arriver. Dans cinq minutes, dix au plus, les flammes perceraient le toit ; les murs, planches minces, allaient s'effondrer, les voisins accourraient, environneraient l'établissement en feu, et ils le verraient, lui, Jacques, retenu par des ressorts d'acier, au milieu des flammes ; ils verraient le feu s'acharner à sa chair, la graisse pétiller, brûler comme la poudre ; ils entendraient ses cris de douleur, et lui, Jacques, entendrait à son tour leurs cris de malédiction, d'imprécation ; il entendrait leurs ricanements, leurs cris de joie, et partout : Mort au voleur, à l'incendiaire.

Et quand il serait mort, on irait à la cabane : on ferait des perquisitions, on trouverait l'argent, on comprendrait le vol, et la mère, sa mère, serait arrêtée, sa mère qu'il aimait tant serait arrêtée, jugée, enfermée pour toujours peut-être.

Oh ! non, cela n'arrivera pas. Il y a encore un moyen, mais il faut se hâter. N'a-t-il pas son couteau ?... le couteau de son père... et vite il tire cette lame, acier brillant, acier bien tranchant. Vite, vite, le feu se propage... allons... un peu de courage !...

Froidement — Jacques était revenu lui-même — regardant son couteau avec respect, il l'embrassa avec passion, et il entreprit de se... couper la jambe, la jambe prise dans l'étai d'acier.

Le couteau est bien aiguisé et pénètre facilement dans la chair. Le sang coule, la douleur est horrible, mais qu'importe !... la mère sera sauvée.

Le feu prend à ses cheveux, à ses vêtements, qu'importe, le couteau travaille toujours. Il faut se maîtriser, se raidir... la faiblesse... c'est si dangereux. Les os de la jambe se brisent, craquement sinistre, les flammes pétillent, les paysans ne sont pas loin, on entend leur cri : Au feu !

Il faut se hâter. Vite ! encore un effort, le toit va crouler, les flammes deviennent ardentes, la chair grille. C'est fait ! En avant !

Jacques se vautre sur le sol ; il ne peut marcher, il n'a qu'une jambe. Rampant comme une vipère, il s'enfonce lentement dans la forêt et arrive à la chaumière.

Il était temps.

\* \*

Tout était brûlé. Il fallait trouver le coupable, et c'était facile. En suivant la trace de sang, on ne devrait pas se tromper.

L'huissier, les aides, les citoyens en furie, pénétrèrent dans la maison et restèrent anéantis, épouvantés.

Devant eux, Jacques, couché sur le ventre, l'écume à la bouche ; et une vieille femme, couchée également, les yeux d'une bête fauve, la figure rouge, léchait, de sa langue de lionne, la chair saignante et meurtrie, et se grisait du sang qui s'échappait encore de la jambe coupée de son fils.

Jacques était mort.

Sa mère était folle.

Mathias Filiano

## LOIN DE SON PAYS

C'était en 1890 ; fatigué du régime monotone de la vie d'étudiant, et désireux d'aventures, j'avais résolu de tenter une course dans l'ouest des Etats-Unis. De toutes les villes américaines, dont j'avais suivi les phases historiques, Chicago, avec sa vaste population, ses bruits d'enfer, ses faubourgs redoutables et dangereux, ses quartiers qui nous rendent muets d'admiration, et enfin son lac immense dont le murmure océanique rend un éternel hommage à la Reine qui le domine ; Chicago m'avait tacitement entraîné vers elle, et de longtemps je désirais visiter cette étonnante cité, que j'avais maintes fois entrevue dans mes rêves. La question du temps se dressait devant moi comme un spectre malfaisant, car j'étais en dernière année, et de près le terrible examen final me prêchait l'amour du travail. Qu'importe ! j'appartenais à cette catégorie d'élèves qui ne comptent les mois que lorsqu'ils sont passés, et qui les considèrent comme de petites machines à éternelle répétition. Me promettant donc que ce serait le dernier clou à poser au cercueil de ma vie de bohème, je partis à tous hasards, me confiant pour beaucoup à ma bonne étoile qui, depuis, est disparue de mon ciel devenu sombre et orageux.

Il m'en souvient encore ; il était huit heures quand, par un beau soir du mois d'août, la locomotive s'ébranla pour me porter vers des centres en destination desquels je devais traverser des prairies fertiles, de vastes plaines, des landes désertes et sauvages, où vivent des groupes de créatures humaines qui semblent ne connaître d'autres lois que quelques coutumes barbares, et d'autre punition que la terrible lynch. Un vieil ami m'avait accompagné jusqu'à la gare, et ce ne fut pas sans émotion que je lui dis un long " au revoir, " en lui pressant chaleureusement la main. Je reviendrai, lui dis-je, quand le soleil de novembre, avare de ses rayons, engourdira la nature de mon pays ; je reviendrai, quand les rigoureux aquilons détacheront de leurs rameaux les feuilles jaunies de l'automne pour revêtir le sol des forêts d'un nouveau manteau de tristesse ; je reviendrai quand les ruisseaux des prairies n'auront plus de leurs chants cristallins à entonner et qu'ils dormiront sous leurs couvercles de glace. Puis encore un mot, et déjà la réponse était perdue, et moi je filais vers le grand inconnu.

Je n'ai jamais été l'ami de l'émigration canadienne aux Etats Unis, et j'étais à peine parti que je songeais que, dans mes pérégrinations, je pourrais peut-être convaincre quelques malheureux compatriotes de retourner vers les rives de leur pays natal.

Je descendis d'abord à Bay-City, gentille ville de l'Etat du Michigan, où l'élément canadien a acquis une certaine importance. De là, je visitai Marquette, Oscoda, Flynn et Saginaw. Je passai dans l'Ohio, où je fis un court séjour à Toledo et, quelque temps après, ayant vu le Pactole couler dans ma bourse pour quelques réclames politiques que j'avais faites sur les hustings démocrates, je me dirigeais vers l'Ouest, en route pour Chicago. Je passai dix jours dans cette ville, la plus hospitalière du monde, si l'on considère les éléments hétérogènes qui y sont réunis et qui vivent dans un accord relativement enviable. La chaleur presque torride, même à la fin de septembre, me chassa bientôt de cette fournaise vivante, et c'est dans Détroit la belle que je voulus aller me reposer, puisque dans cette ville, que j'avais d'abord étudiée à

vol d'oiseau, j'avais reconnu quelque chose de notre cher Montréal. Des quatre mois que je passai dans la vaste République américaine, j'en coulai près de deux dans cette florissante cité, et c'est là que je recueillis la triste historiette que je veux vous raconter, après ce préambule peut-être oiseux.

Nous étions dans les premiers jours de novembre. Là, comme ici, la nature se faisait triste, et un voile de deuil s'étendait sur la ville, dont les bruits, quand venait le soir, résonnaient dans le lointain comme autant de plaintes sépulcrales. La clarté du jour disparaissait vite, à l'approche de la nuit qui, durant cette sombre période de temps, semble commander partout en reine toute puissante. Le vent répétait, chaque jour, ses chansons plaintives et monotones, comme le glas funèbre des trépassés, et dans un grand silence, nous pouvions voir, un certain soir, se dresser sur la rive canadienne la jolie ville de Windsor offrant un aspect, on eu dit inaccoutumé, par ses milliers de lumières qui, comme autant de feux follets, semblaient faire les frais de danse d'un bal nocturne. C'était au milieu de ce mélancolique concert d'une nature malade, que je me dirigeais sans but, à la bonne aventure, dans un quartier pauvre et tranquille de la vaste cité. Ce soir là, je souffrais de nostalgie, et c'était sans doute pour songer plus à l'aise aux attractions du pays absent, que je m'étais porté, seul, dans cet humble quartier, que je savais habité en partie par des compatriotes dont plusieurs regrettaient le coin de terre qu'ils avaient laissé là-bas, pour chercher fortune à l'étranger. Moi-même, après de mûres observations et des études sur les mœurs et coutumes de cette terre traditionnelle de la liberté, j'avais vu mes illusions s'ensevelir une à une sur le sentier de mon voyage, et j'en étais venu à la conclusion, que le Canadien peut trouver sur les bords du Saint-Laurent plus de confort et d'agrément qu'il n'en saurait rencontrer ailleurs.

Tout en me faisant ces réflexions, et me rappelant bien des figures chères et éloignées, je m'avancerais, presque perdu dans un dédale de rues, à peine éclairées par les blafardes lumières de quelques lampes qu'alimentait le gaz. Tout à coup, à l'encoignure de deux rues, dont l'image est restée dans ma mémoire, je me sentis forcément arrêté. Un timbre de voix qui semblait ne pas m'être étranger, une modulation, qu'autrefois j'avais souvent entendue, captiva mes oreilles et me mit sous l'empire d'une poignante émotion. La voix venait d'une courte distance, et comme la rue était déserte, je pus, sans être aperçu, m'approcher d'une maison à mansardes, d'où je compris, à travers la persienne d'une fenêtre du premier étage, les paroles de cette mélancolique ballade que tant de mères canadiennes répètent encore, quand leurs petits enfants entourent la bûche qui flambe dans la cheminée :

Un Canadien errant  
Banni de ses foyers,  
Parcourait en pleurant  
Des pays étrangers.

Ce plaintif refrain était chanté par une voix de femme, qui mêlait à ces notes populaires, toute la tristesse d'une âme que l'on reconnaissait blessée et délaissée, songeant, ce soir-là, aux amis d'enfance, à l'ancienne maison, au hameau plein d'ombrage, et pour ranimer ces souvenirs toujours vivaces, même après des années de séparation, elle chantait, la pauvre exilée, les couplets qui peignaient son popre sort.

Mille réflexions se pressèrent en un instant dans mon esprit. Je me rappelai notre patriotique écrivain, Gérin-Lajoie qui, alors qu'il était au collège, traça ces vers capricieux que le vent de la renommée a portés jusque par de là les mers. Puis, je repoussai toute pensée, et silencieux, j'écoutai, cette voix qui, comme le son d'une harpe éolienne et plaintive comme le bruit lointain que fait sur les eaux l'aviron du pêcheur, continuait cette vieille chanson si connue :

Si tu vois mon pays,  
Mon pays malheureux,  
Va dire à mes amis  
Que je me souviens d'eux.

Oh ! comme j'étais heureux d'avoir fait, ce soir-

là, les quartiers somptueux de la ville, pour vivre un instant, avec mes souvenirs, dans un endroit où ne s'élevaient pas de châteaux aux lambris dorés, mais où battaient des cœurs qui cultivaient l'amour et méprisaient l'oubli. J'étais fier de ma course aventureuse, et bien plus, sous le coup de l'émotion, je voulus voir cette femme dont la voix m'avait captivé, et peut être, lui être agréable, en lui parlant de son propre pays.

Au haut des tours élevées qui se dressent, nombreuses, dans Détroit, les aiguilles des cadrans marquaient neuf heures, et sous prétexte de vouloir me faire orienter, afin de regagner le quartier d'où j'étais parti, je me décidai à pénétrer dans l'humble demeure.

La voix murmurait encore les dernières notes de la vieille ballade, quand je frappai. Aussitôt, la porte s'ouvrit, et je saluai, tout ému, une fille, jeune encore, mais chez qui les contrariétés avaient un peu flétri les fleurs de la jeunesse. Ses grands yeux bleus étaient tristes et langoureux ; son teint, pâli par l'atmosphère des villes, ne gardait plus que ces roses éphémères, signes avant-coureurs de la pulmonie ; la longue tresse de cheveux blonds qu'elle avait ramenée sur son sein, était pour elle le cachet d'une beauté envolée. Tout en elle savait plaire et dénotait un esprit, naturellement intelligent et orné par l'éducation.

A ma vue, elle éprouva un sentiment de surprise, mais sa figure se transforma bientôt, quand, de ma voix la plus douce, je lui dis, en français, que j'étais étranger à Détroit, et que m'étant perdu dans ce quartier, j'étais entré pour demander la direction à prendre afin de me rendre à l'Avenue Woodward. Puis, j'ajoutai d'autres choses, histoire d'arriver à mon but, et la jeune fille me répondit d'une manière évasive, me laissant voir, par les regards tendres dont elle m'enveloppait, qu'elle avait elle-même quelques informations à me demander. A l'instant, elle devint toute rayonnante d'espérance ; son père, un homme dont la barbe grisonnante marquait la soixantaine, sortit d'un appartement voisin, et avec cette grâce d'hospitalité toute gauloise qui caractérise le Canadien, m'offrit de me reposer un peu dans son humble logis.

Je pris un siège, et bientôt leur ayant dit que je connaissais Montréal, Québec et leurs environs, j'appris du brave homme que, dix ans auparavant, il habitait avec sa famille l'île d'Orléans, où les revenus d'une terre fertile lui permettaient de vivre heureux et dans l'aisance. Trompé par de fausses représentations, il fut un jour pris du désir d'aller tenter fortune en Amérique, nom dont il désignait les Etats-Unis ; malgré les larmes de sa bonne épouse, il vendit son petit domaine, seul héritage de ses pères, et partit pour la grande République. Depuis, il avait bien voyagé pour trouver la réalisation de son rêve, mais ce rêve n'avait été qu'une pauvre illusion, morte et ensevelie dans le coin de terre qu'il avait laissé là-bas. Sa chère épouse était morte de chagrin, et d'une voix entrecoupée de soupirs il m'apprit qu'elle reposait sous un tertre ignoré de cette ville, bien loin du cimetière et de l'église où elle allait autrefois prier. Son fils, le seul qui lui restât, était parti pour la Californie, et depuis des années pas un mot ne lui était arrivé pour adoucir l'absence. Le pauvre enfant avait peut être été entraîné par ce courant fatal qui fait oublier jusqu'aux liens les plus intimes qui nous retiennent à la famille ! Malheureux père, il se tut, après avoir ajouté qu'il ne lui restait plus qu'une ambition : celle d'aller mourir sur le sol de l'ancien village, avec sa fille pour lui fermer les yeux. Et voilà comment ce compatriote m'avait, en un instant, fait connaître son histoire, qui est celle de tant d'autres.

Je murmurai, à cette victime de l'émigration, des paroles d'encouragement et m'efforçai de ranimer en lui le feu de l'espérance dont il ne restait plus qu'une pâle étincelle. Alors la fille, après avoir essuyé ses yeux, dont les longs cils s'étaient mouillés de pleurs, me posa mille questions sur Québec, Lévis et sa chère paroisse de l'île d'Orléans.

Elle n'avait rien oublié, malgré les longues années d'absence ; tout lui apparaissait aussi vivace qu'aux jours envolés, et ce beau temps, qu'on pourrait appeler celui des primevères et des roses,

était pour elle toute sa jeunesse, car depuis elle n'avait fait que languir dans une vieillesse prématurée. Elle n'avait pas oublié l'ancienne maison, le vieux bâtiment, au toit duquel étaient suspendus, l'automne, de pauvres nids brisés, images de ces pâles débris d'espérance que balancera bientôt le vent des désillusions. Tout cela revenait à son esprit, et elle aurait voulu se voir au temps où, le soir, sur la grève, où déferlaient les ondes du majestueux Saint-Laurent, elle regardait dans le lointain se balancer lentement des voiles blanches, semblables aux ailes de grands oiseaux fatigués ; elle aurait voulu se voir à l'époque où son âme sensible allait mêler ses soupirs à ceux du vent, racontant ses douleurs aux feuilles de l'érablière et pleurant dans les charmes. Oui, elle désirait retourner vers ces plages inoubliables pour y déterrer tant de souvenirs cachés à l'ombre des vieux murs en ruines, recouverts de ces lierres épais qui grimpaient en souriant, comme pour confirmer cette parole du poète : " Si les lierres ne chantaient plus, les ruines pleureraient ! " Mais hélas ! tout cela était disparu et menaçait de se perdre à jamais pour elle dans l'immense océan du passé. Elle ne le reverrait peut-être plus, ce cher rivage, pas bien loin duquel s'élevait la vieille demeure et où elle allait souvent s'asseoir, jadis, pour écouter la chanson des vagues et regarder au loin le balancement amoureux des barques et le battement d'ailes des mouettes. Toutes ces pensées, et bien d'autres encore, qui l'assaillaient à ses heures de mélancolie, rendaient malheureuse cette pauvre fille, née pour un meilleur sort. C'est qu'en son cœur de femme, elle n'avait pas laissé s'éteindre le véritable feu de l'amour qui, seul, la soutenait et lui permettait de survivre à ses nombreuses infortunes, se résumant toutes, pour elle, à vivre loin de son pays.

Il était bien dix heures quand je me disposai à sortir du logis de ma charmante captive, où, sans m'en apercevoir, j'avais conversé une heure avec elle et son brave père. Inutile de vous dire que je leur donnai une chaleureuse poignée de main, et leur fis mille bons souhaits, entre autres, celui de se revoir un jour au beau pays du Canada.

Lecteurs, c'est pour perpétuer le souvenir d'une aventure que je n'oublierai jamais, que j'ai voulu écrire ces lignes, et je serais heureux si elles pouvaient détourner quelques-uns de nos bons Canadiens, n'en serait-ce qu'un, de l'idée fatale de s'acheminer vers les Etats Unis, cette terre plutôt d'exil que de liberté.

En même temps, je réponds à la demande de cette jeune fille qui, loin de son pays, jetait à la brise du soir les notes plaintives de ce couplet :

Si tu vois mon pays,  
Mon pays malheureux,  
Va dire à mes amis  
Que je me souviens d'eux.

LORENZO.

St-André d'Argenteuil, 1891.

## BIEN RÉPONDU

Tolstéï, l'écrivain russe dont on connaît les idées sur le droit de punir, qu'il refuse à la société, voit, l'autre jour un agent de police arrêter un individu. Il s'avance aussitôt vers l'agent et lui dit :

— Savez-vous lire ?

— Certainement.

— Avez-vous lu l'écriture sainte ?

— Oui, monsieur.

— Alors vous oubliez qu'elle recommande d'aimer votre prochain comme vous-même.

Le représentant de l'autorité, stupéfait, fixe le comte et lui répond, après un moment de réflexion :

— Et vous, savez-vous lire ?

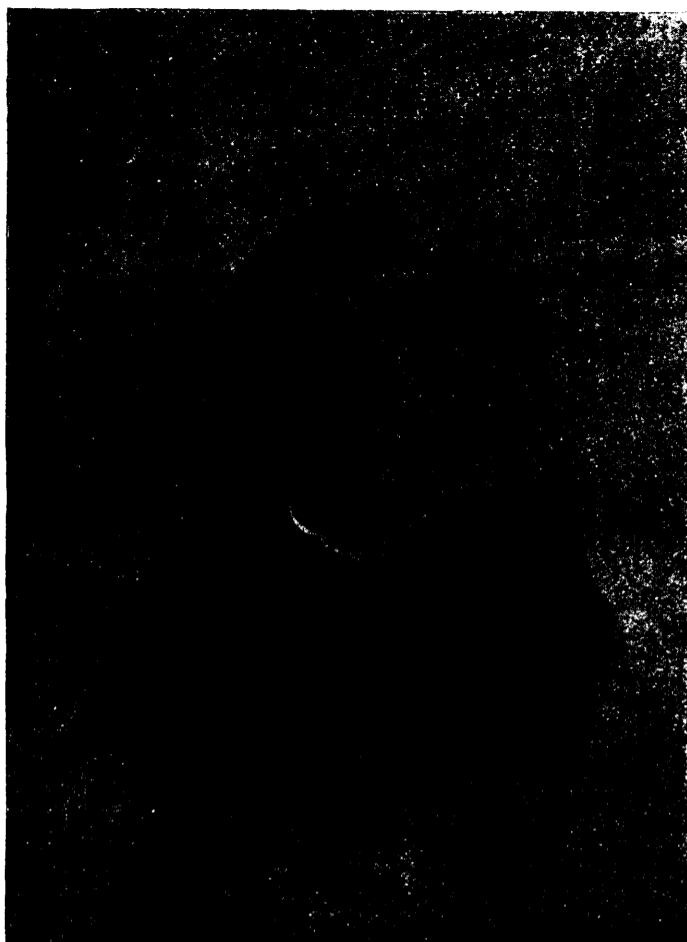
— Oui.

— Avez-vous lu les règlements de police ?

— Non.

— Eh bien ! lisez les...

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on fausse son estime.—CHAMFORT.



L'ABBÉ JOSEPH PRÉVOST, DÉCÉDÉ.—Photographie Quéry Frères



## L'ABBÉ JOSEPH PRÉVOST

C'est le propre des âmes énergiques, et fortement trempées,—quelque rapide que soit leur passage sur ce théâtre de la vie humaine,—d'imprimer à tout ce à quoi elles ont été mêlées, comme un certain cachet, une empreinte personnelle qui les fait reconnaître dans leurs œuvres, et les rappelle plus tard à l'esprit de leurs proches et de leurs amis lorsqu'ils ne sont plus.

La vie de mon cher ami et condisciple, feu l'abbé Joseph Prévost, quoique brève, a été de celles dont le souvenir nous poursuit sans cesse, alors qu'elles sont déjà depuis longtemps finies. Accidentée, et remplie d'événements les plus variés, elle comporte tout un monde d'enseignements pour celui qui regarde en chrétien les événements qui se déroulent chaque jour autour de nous.

C'est le 4 octobre 1867, que naquit Joseph Prévost, au retour d'un voyage de Mme Prévost, à Rome, où Pie IX avait lui-même béni cet enfant, à l'avance, en annonçant à son heureuse mère, d'un accent prophétique et inspiré, qu'il serait prêtre un jour ! Notre jeune ami fit ses études aux collèges de Ste Thérèse, Ste Marie et de Montréal, où ses condisciples apprirent à connaître et aimer son cœur d'or, toujours prêt à battre à l'unisson de tous ceux qui souffraient ; son esprit plein de verve et d'humour, et ce caractère bon, doux et gai qui ne se démentait jamais.

Il fit ses études théologiques au Séminaire de Montréal, et les paracheva au grand Séminaire de Toulouse, dans le midi de la France. C'est là, que pendant deux longues années, sous la direction de maîtres éminents et de renom, il puisa aux sources vives de l'enseignement sacré le pur miel de la doctrine chrétienne.

La nouvelle foudroyante de la mort de sa mère, jointe aux veilles prolongées que nécessitaient ses

études, provoquèrent chez lui une douloureuse maladie qui l'obligea de revenir au Canada, en mai 1890.

Ordonné sous-diacre et diacre à peu d'intervalle, il avait le bonheur et la joie d'être sacré ministre du Seigneur, le 29 juin 1890.

Cependant l'inaction pesait à cette nature ardente ! Peu après son ordination, s'arrachant aux étrointes de sa famille, aux joies pures du foyer domestique, il traverse de nouveau l'Océan pour rentrer chez les jésuites, à Rodez ; mais l'état toujours faible et chancelant de sa santé l'obligea d'en ressortir presque aussitôt.

Il retourne à Toulouse et là, pendant plusieurs mois, il étudie le Droit Canon, et l'histoire ecclésiastique, sous le savant professeur M. le chanoine Douai, l'une des plumes les plus fortes et les plus littéraires dont s'honore aujourd'hui la littérature française.

Enfin, au sortir de ces études qui agrandissaient son âme, et lui ouvraient sans cesse de nouveaux horizons, nous le retrouvons sur la route de la Ville Eternelle ! Réalisation d'un rêve ébauché sous la modeste livrée du jeune séminariste, et longtemps caressé dans le cabinet d'étude, aux heures de silence et de recueillement, alors que son âme et sa pensée, volant insensiblement vers le pays natal, sur des flots de souvenirs, se mettaient à échafauder de ces beaux projets d'avenir qu'on laisse la plupart du temps inaccomplis derrière soi.

Mais il devait en être autrement !

Notre pauvre pèlerin ne devait jamais voir la ville aux sept collines, pas plus que son illustre Prisonnier.

Un refroidissement subit, contracté à la suite d'un discours sur la Passion, qu'il prononça à St-Sulpice de Lézat—et qui valut, à lui et à sa famille, des félicitations et des marques nombreuses d'estime de plusieurs sommités en France,—provoqua chez lui une hémorragie. Ce fut la première manifestation de cette longue et douloureuse maladie, qui le minant sourdement, a fini par briser son énergie et ses forces, et le coucher tout d'une pièce sous l'étreinte lancinante et implacable de la phthisie.

Sur l'avis des médecins, qui constatèrent un espèce de mieux sensible, il se rembarqua pour le Ca-

nada. Et, c'est là, au milieu de sa famille, pratiquant le ministère et étudiant, en dépit de la maladie qui s'acharnait sur sa frêle constitution, que l'ange mortuaire est venu étendre ses ailes, sur cette jeune mais brillante intelligence de vingt-trois ans.

\* \*

C'est par une pâle et froide journée d'octobre, que nous reconduisons, naguère, à leur dernière demeure, les restes de notre pauvre Joseph, au milieu d'une affluence considérable d'amis du défunt et de la famille, accourus de toutes les parties du district et de Montréal. La nature, revêtue de sa toilette de deuil, avec les feuilles qui valsaient follement le long des chemins, s'harmonisait bien avec la tristesse de nos cœurs.

Il était beau et touchant à la fois de voir, confondus à la suite du corps de ce jeune abbé, les parents et les amis, tous unis dans un même sentiment de tristesse et de regret pour notre cher mort, de sympathie pour la famille qui pleurait cette brillante jeunesse, fauchée au début de la carrière.

C'est à côté de Mgr Labelle, ce grand patriote, dont le cœur a battu pendant quarante années, pour le bien de ses concitoyens et la gloire de son pays, et du Revd Léandre Prévost, ancien curé de Lachine, qu'ont été déposés ses restes.

Et pendant que d'une voix émue, l'autre jour, le Père Ruhlmann, S. J., disait devant sa dépouille, la dernière prière, la dernière parole d'adieu—dans ce grand style imagé et éloquent de la liturgie romaine ; un groupe de quatre ou cinq jeunes gens—de ses anciens condisciples—sentaient une prière ardente leur monter du cœur aux lèvres pour celui qui avait ri de leurs rires, souffert de leurs souffrances et vécu de leur vie. Une pelletée de terre, un dernier regard—et c'était tout !—Il dormait pour toujours du sommeil du juste !

\* \*

Lorsqu'on a perdu un être cher, commence une période d'accablement, pendant laquelle le cœur saigne et l'esprit se révolte. La pensée à peine à s'accoutumer à l'idée de la séparation complète ; à l'idée qu'on ne reverra plus jamais l'être aimé et chéri.

Aussi, je crois me faire l'écho de tous mes confrères, en disant que nous nous permettons de nous associer discrètement au deuil profond qui vient de frapper la famille de l'honorable Wilfrid Prévost, dans la perte de son cher fils, Joseph.

Je termine ici ces quelques pensées que je devais à la mémoire d'un ancien confrère de classe, et ami ; trop heureux si en les rendant publiques, j'ai pu honorer sa mémoire d'un juste tribut d'amitié.

Il est mort d'une mort toute chrétienne : que la terre lui soit légère !

ARTHUR PLANTE.

## MARGUERITE

Pour première nouvelle d'un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps, j'ai reçu la photographie d'une petite fille de quatorze mois, gentille à croquer et, comme me l'écrit son père, montrant qu'elle a le sens du comique, aimant mieux rire que pleurer.

Mais ce n'est pas tout. La mère accompagne le portrait d'une pièce de vers de sa composition, qu'elle place dans la bouche de la belle Marguerite, une pièce de vers que je vais vous faire lire pour prouver qu'il y a des Canadiennes fort habiles à manier la plume :

## MON ÂGE ET MES HABITUDES

Un an, deux mois, trois jours en plus,  
Voilà mon âge !  
Ce serait propos surperflus,  
Sinon mensonges absolus,  
D'ajouter que je suis très sage  
Comme l'indique mon visage.

Je crois savoir parler, chanter,  
Et même écrire.  
Je fais deux pas sans culbater



MARGUERITE THIBAULT, née le 22 août 1890, photographiée le 1er octobre 1891

Sur quatre pieds je sais trotter ;  
Je sais crier (ça va sans dire),  
Donner des baisers et sourire.

Ne soyez pas trop étonnés  
De ma finesse ;  
Mais, pour en finir, apprenez  
Que je mouche mon petit nez,  
Pendant que papa, plein d'ivresse,  
S'émerveille de mon adresse.

P. S.—

Un *Post Scriptum* est de rigueur.  
Alors j'avoue  
Que je possède un œil rieur,  
Cheveux soyeux, beau front rêveur,  
Une fossette à chaque joue,  
Un petit bec qui fait la moue.

ENVOI

Je vous envoie en terminant  
Un gros baiser bien résonnant  
Et plus sucré que le nanan.

MARGUERITE

sa  
marque

Fall River, 25 octobre 1891.

N'est-ce pas que c'est charmant ?  
Si vous me demandez le nom de l'auteur, n'allez pas croire que je le tairai ; il mérite d'être connu—aussi vous le connaissez déjà. Vous souvient-il d'Anna-Marie Duval dont les poésies circulaient parmi nous il y a peu d'années ? LE MONDE ILLUSTRÉ eut même l'avantage d'en publier quelques unes. Elle est devenue madame Onésime Thibault et si elle écrit moins souvent qu'autrefois, son talent ne faiblit pas. Attendez-vous, d'un jour à l'autre, à voir un volume signé de son nom : ce sera le premier recueil de vers publié par une Canadienne.

Benjamin Sulte

## BIBLIOGRAPHIE

*Enucléation des Fibro-Myomes Utérins par la voie abdominale. Ses avantages sur l'hystérectomie supra-vaginale*, par le Dr R. Chevrier, d'Ottawa (Canada), membre de la Société Obstétricale et Gynécologique, de Paris, assistant à la clinique gynécologique du Dr Doléris—Clermont (Oise). Imprimerie Daix Frères, 3, place Saint-André.

Je viens de reproduire le frontispice presque entier d'un assez volumineux mémoire de médecine, une soixantaine de pages in-8, qui m'est justement tombé sous la main. Le nom seul de l'auteur suffirait à me faire pardonner le grand complet de cette présentation.

Notre excellent ami et confrère, le Dr Rodolphe Chevrier n'est pas seulement, comme on sait, un littérateur de haute marque, il a pris à cœur l'étude de la profession par lui embrassée et s'y achemine à grands pas vers les sommets, surtout depuis qu'il poursuit ses études médicales à Paris, ce foyer rayonnant de toute science. Rien de plus propre à démontrer chez lui cette double qualité que nous venons de dire que l'intéressante brochure ci-haut mentionnée.

Science profonde et raisonnée, style d'exposition clair et précis : en faut-il davantage pour expliquer les honneurs de la grande publicité qu'a rencontrés, là bas, l'important travail du jeune et savant praticien. Nous voudrions être du métier pour pouvoir apprécier justement toutes les qualités du fonds ; les confrères de l'auteur, dans la profession, en jugeront plus sûrement. Quant à la forme, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ connaissent assez la plume enchanteresse du Dr Chevrier pour que je m'abstienne d'éloges superflus.

Le numéro de novembre du *Glaneur* vient de nous parvenir. La revue des jeunes va de mieux en mieux sous l'habile direction de notre sympathique collaborateur de Lévis, M. Pierre Georges Roy. Cette dernière livraison est particulière-

ment intéressante. On y remarquera spécialement deux articles fort bien élaborés, signés de deux noms déjà avantageusement connus parmi ceux des jeunes, Denis Ruthban et notre savant confrère, J.-G. Boissonneault. Nous recommandons le *Glaneur* à tous ceux qui s'intéressent aux efforts soutenus de la génération qui arrive. Assurément, c'est une œuvre nationale à laquelle ils prêteront leur concours en aidant cette vaillante revue.

Cela ne suffit pas à l'actif directeur du *Glaneur* de tenir à flots, au prix de sacrifices réitérés, son intéressante publication, il édite de temps à autre, en brochures à part, les meilleures pièces qui ont d'abord vu le jour dans le *Glaneur*. Ainsi il nous envoyait ces jours derniers deux magnifiques articles à la mémoire d'un littérateur distingué, décédé à la fleur de son âge et à l'aurore de son talent, l'abbé L. A. Olivier. Les pensées si belles et purement exprimées des révérends L. A. Paquet et P. E. Roy valaient bien l'honneur d'une édition à part ; le *Glaneur* l'a faite : espérons que le public leur accordera l'accueil mérité.

Une petite publication, à la fois pleine d'intérêt et d'érudition, vient de reparaitre au jour, après s'être éclipsée durant les cinq dernières années. Je veux parler des *Annales Térésiennes*. Publiées d'abord de 1881 à 1886, avec un grand succès, elles interrompirent leur publication à cette dernière date. Aujourd'hui elles nous reviennent et paraissent pleines de vitalité : à en juger par les deux livraisons de septembre et d'octobre qui nous arrivent à la fois. Tous les friands de littérature saine et neuve y trouveront leur profit.

La revue est mensuelle : abonnement une piastre par année. S'adresser au directeur des *Annales Térésiennes*, à Sainte-Thérèse, ou à J. M. Valois, libraire, rue Notre-Dame, Montréal.

JULES SAINT-ELME.

## PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.*—Dame Adolphe Leblais, 88, rue Versailles ; F. G. Crépeau, 156, rue Visitation ; Hermas Cloutier, 119, rue Versailles ; Pierre Couture, 1213, rue Notre-Dame ; H. A. Gravel, 626, rue Sanguinet ; Dame A. E. Renaud, 46, rue Montana ; Edmond Fournier, 19, rue Sanguinet ; Joseph Barrette, 403½, rue Campeau ; Vincent Bélanger, 545, avenue Laval ; Dame D. Ramsay, 766, rue Berri ; G. Tassé, 31, rue des Allemands ; D. H. Gougeon, 882, rue Rivard ; Alfred Aubain, 19, rue Ste-Éléonore.
- Québec.*—Dlle Philomène Lafrance (\$5.00), 49, rue Notre-Dame-des-Anges, St-Roch ; J. A. Bélanger, 138, rue la Couronne ; Sylla Côté, 147, rue d'Aiguillon ; J. Caron, 127, rue des Prairies, St-Roch ; F.-X. Routhier, 211, rue d'Aiguillon ; Ferdinand Proulx, 55, rue St-Olivier ; Georges Binet, 51, rue du Pont ; François Petit, 79, rue Bagot, St-Sauveur ; Joseph Masson, 28, rue Richardson ; Philippe Dion, 98, rue Fleury ; Dlle Zoé Racine, 87, rue St-Georges ; P. P. Giguère, 54, rue des Fossés ; Olivier Matte, 41, rue St-Gabriel.
- Maisonneuve.*—Hubert Prévost, 1, rue Desjardins.
- Pointe St-Charles.*—Dame Antoine Lalumière (\$3.00), 192, rue Châteauguay.
- St-Henri de Montréal.*—E. Cadieux, 22, rue Langevin.
- St-Cunégonde.*—C. T. Poirier, 335, rue Delisle ; Louis Lemoine, 761, rue Albert.
- Sandwich, Ont.*—Daniel Marentette.
- St-Hyacinthe.*—J. A. Casavant.
- Berthierville.*—B. E. Pelland.
- Sherbrooke.*—Charles Chaltrand.
- St-Laurent.*—Arthur Berthiaume, au collège.
- Contrécœur.*—A. Dansereau.
- St-Georges, Beauce.*—Ulric Marcotte.
- Marlboro, Mass.*—Joseph Lattinville (\$10.00).
- Chippewa Falls, Wis.*—Nelson Boucher.
- Manchester, N. H.*—Delle Lia Livernois.
- Chantenay-sur-Loire, France.*—M. Mouraud, fils, (\$15.00).

## NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert, comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargnes, dans la succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de sa rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.





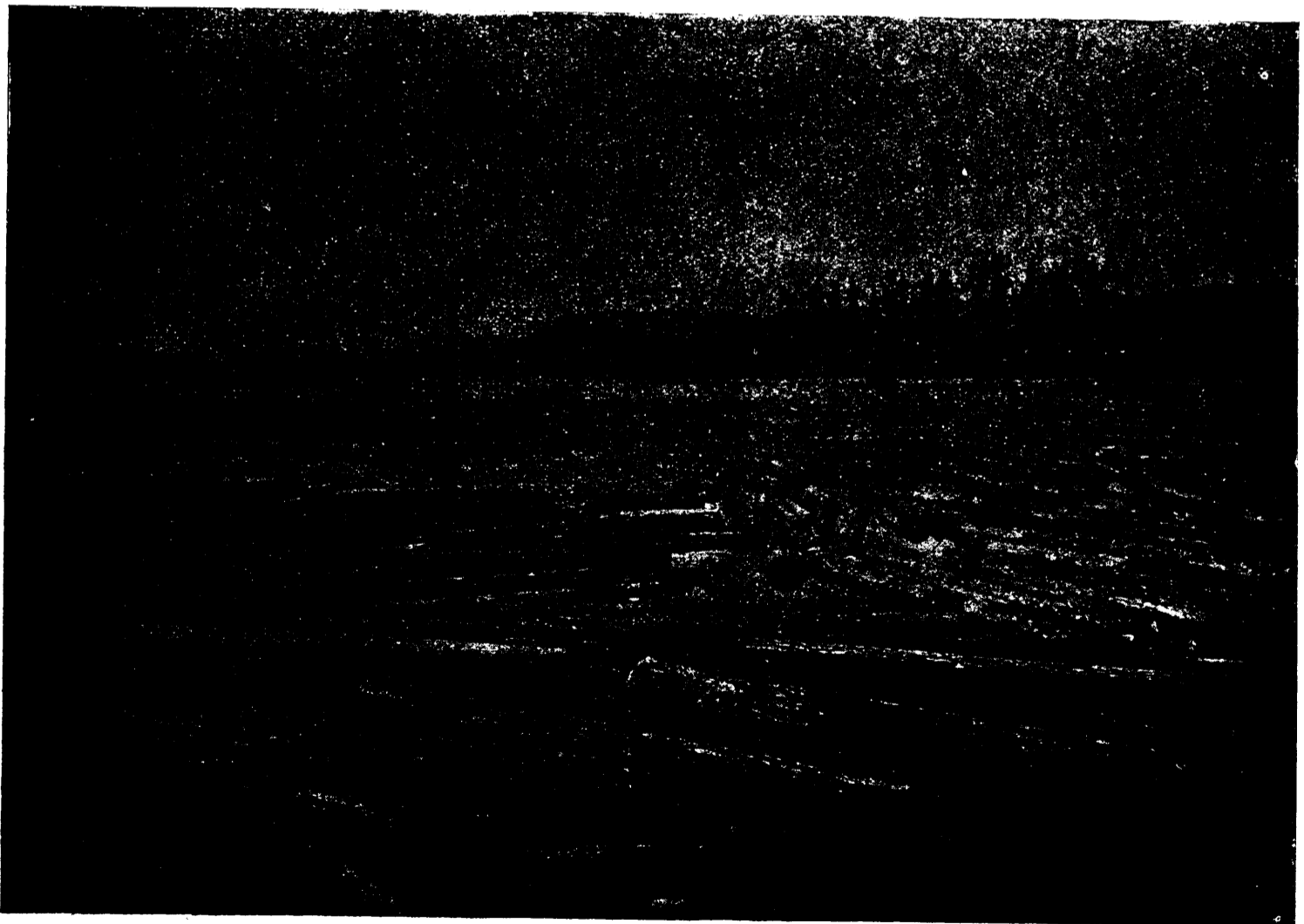
BEAUX-ARTS.—LE SAINT VIATIQUE, TABLEAU DE M. JULIUS PRICE

A TRAVERS LE CANADA



MONTRÉAL.—L'HOTEL-DE-VILLE, VUE PRISE DU CHAMP-DE-MARS

Photographie Laprès—Photogravure Armstrong



L'OTTAWA SUPERIEUR : MATTAWA.—LE PIED DE LA MONTAGNE

Photographie B. Charon—Photogravure Armstrong

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Elle lui tendit sa blanche main qu'il serra doucement dans la sienne, puis il s'éloigna.

Marguerite fit mine de vouloir l'accompagner ; mais il l'arrêta de la main :

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie, mademoiselle.

Marguerite n'insista pas. Henri sortit.

Mme Spencer l'attendait. Elle le saisit au passage et l'entraîna dans un boudoir.

Elle ferma la porte sur elle, puis :

— Comment, vous partez déjà, fit elle ?

— Oui, madame.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Rien.

— Comment, rien ? Expliquez-vous. Vous a-t-elle mal reçu.

— Non pas du tout. Je me suis retiré librement.

— Alors pourquoi partir si tôt ?

— Parce qu'il est inutile que je reste plus longtemps.

Et il raconta tout au long son entrevue avec Marguerite.

Mme Spencer eut un sourire ironique :

— Voilà les amoureux de nos jours. Moi qui comptais sur vous pour ramener l'esprit de Marguerite. C'était vraiment la peine de vous faire venir ! Vous ne l'aimez donc pas ?

— Si, madame, je l'aime, je l'aime beaucoup, trop pour vouloir lui faire de la peine, trop pour ne pas sacrifier mon bonheur au sien et à son repos.

— Romains, que tout cela, mon cher monsieur. Il faut de l'énergie dans l'amour, et vraiment je regrette que vous n'en ayez pas davantage. Que comptez vous faire ?

— Rien, madame. Je ne prétends pas faire violence aux sentiments de mademoiselle votre fille.

Quand le jeune homme fut parti, Mme Spencer fondit en larmes.

C'étaient des larmes de rage impuissante.

Elle alla trouver Mme Spierling. Là encore une nouvelle déception l'attendait.

Madame Spierling était une excellente femme, une amie intime de Mme Spencer. Depuis longtemps déjà les deux mères avaient formé le projet d'unir leurs enfants. Mme Spierling avait été fort peinée de voir s'écrouler tout à coup comme un château de cartes, un rêve si caressé : mais elle avait son amour-propre et elle aimait son fils. Elle approuvait pleinement la conduite de celui-ci. Il ne lui convenait pas de faire violence aux sentiments de Marguerite. Elle expliqua cela avec tous les ménagements possibles à Mme Spencer qui l'écoutait, l'air découragé.

Puis, pour changer de conversation :

— Vous savez, dit-elle, que ce pauvre marin et sa femme sont à l'hôpital, gelés, dans un état pitoyable.

— Oui ; malgré tous mes ennuis, il faut bien songer aussi un peu à eux. Il faut que j'aie les voir.

— Voulez-vous que nous y allions demain soir, dans l'après-midi ?

— Je veux bien.

— C'est entendu.

## XII

## RÉSOLUTIONS EXTREMES

Depuis deux jours déjà le marin et sa femme étaient étendus sur leurs lits de douleur. Alfred

avait veillé sur eux avec une sollicitude toute filiale. Il leur avait fait préparer une chambre bien confortable, en dehors des salles communes aux autres malades. Tout y respirait la propreté, l'ordre, le luxe même. Des rideaux de mousseline masquaient de leur blancheur le jour terne qui filtrait à travers les fenêtres. Des roses et des géraniums s'épanouissaient dans des potiches de porcelaine placées sur la cheminée. Les couvertures des lits riaient dans leurs desseins multicolores, bordées au chevet par la longue raie blanche des draps et des oreillers où se détachaient en relief les têtes jaunes et amaigrées des malades.

Un vague sourire venait parfois percer le voile de tristesse et de souffrance jeté sur ces physionomies. En ce moment surtout ils étaient heureux, car leurs enfants étaient là sous leurs yeux, emplissant la chambre de leur babil et de leurs jeux enfantins. C'était un ébat de jeunes oiseaux dans un nid bien chaud.

Au beau milieu de tout ce tapage, on entendit un coup frappé à la porte. Alfred courut ouvrir.

Mme Spencer demeura comme pétrifiée sur le seuil ; Mme Spierling fut sur le point de pousser un cri d'étonnement. Marguerite, qui venait derrière elles, devint d'une pâleur effrayante. Elle crut qu'elle allait défaillir.

Alfred seul, bien qu'il se sentit au cœur une émotion profonde, put conserver son sang-froid.

— Vous venez voir nos malades. Entrez, mesdames, s'il vous plaît. Les voilà, voyez ils ont assez bonne mine.

Il parlait toujours, pour cacher l'embarras de la situation. Bientôt revenues de leur surprise, d'ailleurs, les dames se mirent à engager la conversation avec les enfants groupés autour d'eux et avec les malades.

— Ainsi, leur disait Mme Spencer, vous allez être bientôt réunis. C'est une affaire de quelques jours tout au plus. Vous avez encore de la chance dans votre malheur. Vous savez qu'il y a quelques jours, un homme et une femme ont été gelés à mort à peu près dans les mêmes circonstances que vous. A propos, je ne sais si on m'a fait un récit bien exact de votre accident.

— C'est bien simple, madame. Vous savez que la tempête est arrivée comme un coup de foudre, au moment où on ne s'y attendait pas. Quoiqu'il fût un peu tard, ma femme et moi nous étions mis en route, comptant arriver vers dix heures à la maison. Lorsque le premier coup de vent se déchaîna, nous étions rendus au milieu de notre voyage. Nous n'eûmes pas l'idée de rebrousser chemin ; c'eût été pourtant le parti le plus sage. Même si nous n'avions pas pu retourner jusqu'à la ville, nous aurions rencontré des maisons qui nous eussent offert un refuge, tandis que de l'autre côté la route est presque déserte. Nous avançons donc à grand-peine au milieu des tourbillons de neige. Bientôt notre cheval aveuglé marchait à peine. Nous avions perdu notre chemin, nous ne savions plus où nous allions. Nous errâmes ainsi pendant plusieurs heures. Combien ? je ne sais pas au juste, mais elles me parurent longues comme une éternité. Enfin, épuisés de fatigue, n'en pouvant plus, à demi-morts de froid, nous résolûmes de nous arrêter et de chercher un abri sous les arbres pour y passer la nuit. Je me rappelle fort bien que j'attachai mon cheval au tronc d'un pin, et que ma femme et moi nous nous enveloppâmes dans des couvertures et nous étendîmes côte à côte sous deux ou trois grands arbres qui dominaient un taillis. Je sentis comme une extrême lassitude, un engourdissement de tous mes membres, puis j'ai tout oublié, jusqu'au moment où je rouvris les yeux et vis devant moi monsieur Alfred, qui venait de me verser dans la bouche quelques gouttes de cordial. Quelle belle médaille, nous lui devons à ce cher monsieur.

Ces dames ne purent s'empêcher de faire un signe d'assentiment accompagné d'une légère exclamation.

Puis la conversation recommença de plus belle.

Pendant tout ce temps, Alfred se tenait à l'écart dans un coin et pour se donner une contenance, enseignait un jeu de patience aux enfants. C'était une petite boîte carrée fermée par un carreau de verre à sa partie supérieure. Non loin des quatre angles se trouvaient marqués quatre

points de couleurs différentes, rouge, bleu, vert, jaune. Quatre petits pions de mêmes couleurs étaient éparés dans la boîte avec une petite boule de mercure. A l'aide de cette boule il s'agissait, en imprimant à la boîte toute une série de légères inclinaisons savamment combinées, de ramener chaque pion sur le point de même couleur et enfin de ramener la boule de mercure dans un petit trou placé exprès pour elle au centre de la boîte. Si simple que paraisse ce jeu, appelé *l'araignée*, il est hérissé de pièges et de difficultés. La moindre inattention, le moindre faux mouvement est suivi incontinent d'un désastre irréparable.

Le moment était mal choisi pour une semblable expérience. Alfred commettait maladresse sur maladresse à la grande jubilation des enfants, groupés autour de lui. Il était nerveux, ses mains tremblaient presque, et cependant il s'obstinait toujours, comme si ses insuccès continuels n'eussent fait qu'augmenter sa ténacité. Au fond, le jeu ne l'intéressait guère et toute cette gaieté bruyante des enfants autour de lui, bien que répercutée souvent sur ses lèvres, n'éveillait aucun écho dans son cœur.

Il n'avait en ce moment qu'une pensée : Marguerite. De temps en temps, il lui jetait un regard à la dérobée, pas aussi longtemps qu'il l'eût voulu, car il se sentait épié par ces dames. Deux ou trois fois seulement leurs regards se rencontrèrent, regards ternes et sans expression, sentant la contrainte. En deux jours à peine, Marguerite avait perdu ses belles couleurs ; ses yeux n'avaient pas leur limpidité ordinaire ; on y voyait le passage des larmes, ses traits étaient un peu étirés, il semblait que l'ovale de son visage se fût allongé. Tout chez elle accusait la souffrance de quelques jours. La voir souffrir devant soi, et ne pouvoir rien lui dire, ne pouvoir lui donner un mot de consolation. Quel supplice ! Comment communiquer avec elle ? Il ne pouvait songer à lui écrire. Sûrement, ses lettres seraient interceptées. Que faire ? Il se demandait cela lorsque le hasard lui vint en aide.

Mme Spencer disait au marin :

— Envoyez un de vos garçons ce soir à la maison. J'ai besoin de lui.

— Bien, madame, répondit simplement le marin.

Alfred tressaillit, il venait de trouver le moyen qu'il cherchait. Il réprima un mouvement de joie, car ces dames pouvaient l'observer.

Elles s'en allaient maintenant, saluant tout le monde à la ronde, mais en le regardant à peine. Marguerite profita d'un moment où elle n'était pas observée pour lui lancer un regard à la fois ardent comme une flamme et doux comme une caresse, où éclataient son amour et les angoisses de son cœur.

Elles étaient à peine sorties, qu'Alfred tira à part Emile, l'aîné des fils du marin.

— C'est toi, n'est-ce pas ? qui iras chez Mme Spencer.

— Oui, je suppose que c'est moi que mon père enverra. Dans tous les cas, si vous désirez que ce soit moi, il en sera ainsi.

— Oui, je le désire.

— Bien, monsieur, vous pouvez compter sur moi.

— Et tu comprends ce que je veux de toi ?

— Oui, je crois comprendre.

— Décidément, tu es un garçon intelligent.

Et Alfred ne put s'empêcher de rire.

De retour chez lui il s'enferma dans sa chambre et se mit à écrire une lettre à Marguerite. Dans les circonstances critiques, les idées se présentent claires et nettes à l'esprit. En quelques mots, il dépeignit à la jeune fille la nécessité de s'enfermer avec lui, si elle l'aimait. C'était le seul moyen qui leur restât. Elle ne réussirait pas à convaincre ses parents. Le mieux était d'en finir de suite. Elle ne faisait que d'user de son droit. S'ils ne pouvaient pas se marier en Canada, ils iraient jusqu'aux États Unis.

Le lendemain matin, Emile vint annoncer à Alfred qu'il avait accompli sa mission.

— Tout a bien été ?

— Oui, monsieur, mais ça n'a pas été sans difficultés.

— Comment cela ?

LOUIS TESSON.

A suivre



Ce hamac supportait une jeune fille à demi couchée — Page 491, col. 1

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 28 NOVEMBRE 1891

## CARMEN

## PREMIERE PARTIE

(Suite)

Des câbles de soie suspendaient au milieu de la chambre un hamac de fil d'alcès. Ce hamac supportait une jeune fille à demi-couchée, dans une pose adorablement gracieuse et nonchalante.

Lorsque nous aurons dit que cette jeune fille était Carmen, toute description deviendra complètement inutile, et nos lecteurs n'auront qu'à se reporter aux premiers chapitres de ce roman pour se faire une idée parfaitement exacte de la miraculeuse beauté de notre héroïne.

Nous n'exagérons pas en disant que le Français fut tout près de s'agenouiller involontairement en présence d'une vision qui laissait si loin en arrière tout ce qu'il avait jamais vu ou rêvé de plus parfait. Il lui semblait qu'en face d'une semblable merveille il fallait non seulement admirer, mais adorer ; et, dans ce temps de galante mythologie, l'idée lui vint très sérieusement qu'il avait sous les yeux, non pas une femme, mais la divinité la plus parfaite de quelque Olympe inconnu.

Les femmes, même les plus naïves, ne se trompent guère sur la nature des sentiments qu'elles inspirent. Or, la naïveté n'était pas précisément le fond du caractère de Carmen.

L'évidente extase de Tancredi amena sur les lèvres de la jeune fille un sourire de triomphe orgueilleux. Elle laissa pendant quelques minutes se prolonger cette extase dans laquelle elle se plaisait, comme une déesse se complait à respirer les vapeurs de l'encens brûlé sur ses autels ; puis elle dit, en français, d'une voix légèrement émue et

avec un petit accent étranger rempli de charme :  
"Approchez, monsieur le chevalier, je vous en prie..."

Tancredi fit quelques pas en avant et balbutia :  
"Oh ! madame ; si je fais un rêve, de grâce ne m'éveillez pas et laissez moi rêver encore !... Une minute de la vision céleste qui m'apparaît en ce moment vaut mieux que toute une longue existence..."

— Vous êtes parfaitement éveillé, monsieur le chevalier, répondit la jeune fille avec un nouveau sourire. J'existe... je suis devant vous... et s'il ne faut qu'une preuve pour vous en convaincre, voici ma main... elle vous donnera la certitude que je n'ai rien d'immatériel..."

Le chevalier saisit la main effilée et aristocratique qui s'étendait vers lui, et sur laquelle il appuya ses lèvres avec respect.

"Êtes-vous convaincu, maintenant ? demanda Carmen.

— Oui, madame !... s'écria Tancredi, Je ne saurais lutter contre l'évidence et douter désormais... Ce que je vois n'est point une vision fugitive, c'est vous c'est bien vous, c'est à dire la plus belle et la plus adorable des femmes... Seulement, tout en ayant la certitude et la conscience de mon bonheur, j'avoue que je ne puis le comprendre, tant il me paraît immense et surtout immérité..."

La baladine indiqua du geste un fauteuil placé tout près du hamac dans lequel elle était étendue.

"Asseyez-vous, monsieur le chevalier, fit-elle ensuite. Nous allons causer longuement... Mais d'abord j'ai fort à cœur de me réhabiliter à vos yeux, car, sans aucun doute, vous avez en ce moment une bien fâcheuse opinion de celle qui vous parle..."

— Moi ! s'écria Tancredi avec un geste de dénégation énergique, moi, vous juger d'une façon défavorable !... Ah ! madame, je vous jure..."

— Ne jurez pas, interrompit Carmen ; il ne saurait en être autrement... La façon dont j'ai dû m'y prendre pour amener cette entrevue me place vis-à-vis de vous dans la situation la plus fautive et la plus compromettante, et vous n'êtes indulgent pour moi que parce que vous me trouvez belle..."

— Madame, répliqua le jeune homme avec vivacité, je vous supplie de croire que mon respect pour vous égale mon admiration..."

Carmen secoua doucement la tête et reprit :

"Votre respect, je n'y crois pas... Je sais bien que je le mérite, je sais bien que vous me l'accorderez tout entier, mais seulement lorsque vous aurez entendu ce que je vais vous dire avec la franchise dont ma position me fait un impérieux devoir... Avant tout, monsieur, sachez qui je suis, car je souffre à cette seule pensée que vous pouvez me prendre pour une de ces aventurières qui, dit-on, se trouvent en si grande quantité à la Havane... Oh ! je devine ce que vous allez me répondre, mais une galanterie n'est point une raison concluante, et par conséquent, ne prouve rien... Laissez moi donc continuer, je vous en prie... ensuite votre tour viendra, et je vous promets de vous écouter avec une bienveillance sans bornes, et d'ajouter foi bien volontiers à tout ce que vous me direz..."

Un sourire plein d'enchantements et de fascination accompagna ces dernières paroles, et l'expression de ce sourire élargit encore le sens déjà si large qu'elles semblaient avoir.

Tancredi écoutait et regardait.

Chaque mot échappé des lèvres de Carmen caressait ses oreilles comme une incomparable mélodie...

Ses yeux dévorait la jeune fille, dont le moindre mouvement décelait une grâce nouvelle.

Carmen poursuivit :

"J'ai dix-huit ans, je suis Espagnole ; au sang qui coule dans mes veines se mêlent quelques gouttes du sang royal des anciens maîtres de l'Espagne ; quant à ma fortune, moi-même je ne la connais pas..."

En prononçant cette phrase si spirituellement à double sens, la jeune fille eut peine à comprimer un sourire involontaire.

"Je suis venue au monde de l'autre côté des Pyrénées, continua-t-elle ; mais tout en appartenant à l'Espagne par mon nom et par mes ancêtres, je suis Française par le cœur !... Je l'ai toujours aimée, ou plutôt adorée, cette France chevaleresque et vaillante dont les héros peuvent lutter contre le Cid de nos légendes... Les gentilshommes français n'ont jamais cessé d'être pour moi le type accompli de la loyauté, de la bravoure et de la galanterie... Je n'étais presque qu'une enfant encore, et déjà je me disais : Le jour où mon cœur ne sera plus à moi, c'est que je l'aurai donné à un Français !... Que puis-je ajouter,

monsieur ? balbutia Carmen d'une voix plus basse et plus émue, en cachant son visage parmi les plis de son éventail. Je vous ai vu... vous étiez Français... vous étiez gentilhomme...."

La jeune fille n'acheva pas.

Tancredi, au comble de son délire, mit un genou en terre, et, saisissant une des mains de la gitane, il s'écria :

"Et vous m'avez aimé ! Oh ! madame, par grâce ! par pitié !... ce mot divin que j'attends, dites-le, dites-le bien vite, car aussi longtemps que vos lèvres ne l'auront point prononcé, je ne pourrai croire à la réalité du bonheur que vous me faites entrevoir...."

Les lèvres de Carmen s'agitèrent... un murmure s'en échappa.

Tancredi saisit au vol le sens de ce murmure à peine distinct.

"Et je vous ai aimé...." venait de répéter la jeune fille, en abaissant ses longues paupières sur ses grands yeux humides.

Un instant de silence suivit cet aveu.

Carmen semblait violemment émue.

Enfin, la jeune fille se retrouva assez complètement maîtresse d'elle-même pour rompre ce silence.

"En France, en Espagne, dit-elle, partout ailleurs, enfin, qu'en ce pays où vous êtes en passant, par hasard, comme un étranger dans une hôtellerie, comme un oiseau sur la branche, vingt occasions se seraient présentées pour moi, ou j'aurais su les faire naître, d'être rencontrée par vous.... Vous m'auriez vue... vous m'auriez remarquée... vous m'auriez aimée peut-être.... J'aurais pu éviter ainsi la démarche si blessante pour mon orgueil et pour ma pudeur de vous faire amener à moi et de murmurer la première cet aveu que vous venez d'entendre.... Mais nous ne sommes ni en Espagne, ni en France... nous sommes à la Havane.... Je n'avais pas le choix des moyens.... Je sentais qu'il me fallait vous voir, ou souffrir pour longtemps, ou plutôt pour toujours, d'une blessure douloureuse et peut-être mortelle.... Forte de la pureté de mon cœur et de la droiture de mes intentions, j'ai osé beaucoup.... j'ai osé plus que je ne l'aurais dû, sans doute.... Me pardonnerez-vous une faute que je n'ai commise que pour vous et à cause de vous ?...."

—Vous pardonner !!! répéta le Français, toujours agenouillé devant Carmen, que ne demandez-vous, madame, si le plus heureux de tous les hommes pardonne à Dieu son bonheur ? Je suis cet homme, madame, mais mon bonheur est mêlé de doute et d'angoisse ! Je vous le répète, il me semble trop grand, trop inattendu, trop inespéré pour être réel.... Ma tête s'égaré, je crains d'être fou ! je me prends à penser que vous ne m'aimez pas, et que, par une raillerie cruelle, dont je ne saurais deviner la cause, il vous plaît d'incendier un cœur qui se donne à vous tout entier, et que vous dédaignerez bientôt...."

Ces paroles furent prononcées par Tancredi avec une exaltation douloureuse qui leur prêtait une sorte d'étrange éloquence.

"Mon ami, dit la jeune fille en donnant à sa voix l'intonation la plus douce et la plus tendre, ce doute que vous exprimez est un grand chagrin pour moi, je vous le jure.... Mon ami, fixez vos regards sur les miens.... On affirme, et je le crois, que les yeux sont le chemin du cœur.... Descendez dans mon cœur.... Voyons, qu'y savez-vous lire ?...."

—Il me semble, balbutia le chevalier, il me semble y voir ce que ce cœur est à moi....

—Et vous avez raison. Si je ne vous aimais pas, seriez-vous à mes pieds ? Mais vous, Tancredi, m'aimez-vous ?

—Oh ! de toutes mes forces, de tout mon cœur, de toute mon âme, et cent fois plus que ma vie !

—M'aimez-vous longtemps ?

—Je vous aimerai toujours.

—Vous me le jurez ?

—Sur mon honneur et sur mon amour !

Ce serment que vous me faites, combien de femmes l'ont entendu déjà tomber de vos lèvres !"

Le Français rougit malgré lui, et répondit avec une médiocre assurance :

"Aucune...."

—Ne dites pas cela, je ne saurais vous croire.

—Eh bien ! reprit Tancredi, non sans embarras, puisqu'il faut l'avouer, j'ai pu jurer d'aimer toujours, mais je ne croyais pas moi-même que ma parole engageait l'avenir....

—Tandis qu'aujourd'hui ?....

—Aujourd'hui, madame, je viens de jurer sur mon honneur, et Dieu m'est témoin que je n'ai jamais faussé un serment pareil.

—Alors, je ne veux plus douter, et j'en suis bien heureuse.... oui, vous m'aimez.... oui, vous m'aimez toujours.... oui, votre cœur m'appartient tout entier.... Je le crois.... je le sens.... Mais dites-moi, mon ami ! une question encore, une seule, la dernière.... Depuis quand ce cœur est-il libre ?

—Depuis longtemps, madame.... depuis des mois.... je dirai presque depuis des années....

—Cela est-il bien vrai ?

—Je vous le jure ne nouveau.

—Ainsi ce cœur n'a point battu pour la belle Annunziata...."

Tancredi, surpris par ce nom prononcé à l'improviste, tressaillit d'une façon visible.

"Eh quoi ! s'écria-t-il, vous savez ?...."

—Je sais tout ce qui vous concerne...., mais, je vous en prie, répondez à ma question....

—Cela sera bien facile. Je n'ai fait qu'entrevoir une seule fois la fille de don José Rovero.... Je l'ai trouvée charmante, je l'avoue, mais elle n'a produit aucune impression sur mon âme ; et d'ailleurs, auprès de vous, Annunziata s'efface comme pâlisent les étoiles quand le soleil paraît à l'orient....

—Alors, vous ne l'aimez pas et vous ne l'avez jamais aimée ?....

—Jamais....

—Que Dieu soit béni, qui vous permet de m'aimer ainsi !.... Désormais, ma confiance est entière, ma joie est complète et sans nuages. Tout à l'heure je souffrais.... Je croyais à une rivale cachée dans quelque secret repli de votre âme.... j'étais jalouse enfin, et je n'osais vous questionner ! Merci, mon ami, merci ! Je suis sûre de vous, maintenant, et voici votre récompense.... Ecoutez-moi bien, Tancredi, et croyez ce que je vais vous dire, car ma bouche n'a jamais menti.... Ce cœur que je vous donne, et qui pour la vie vous appartient, est un cœur vierge ! Je le croyais glacé jusqu'au moment où vous m'êtes apparu.... Alors j'ai compris à ses battements impétueux que vous vous empariez de lui, qu'il reconnaissait son vainqueur et qu'il s'envolait vers vous.... Je n'ai pas résisté, Tancredi, je n'ai rien fait pour le retenir. J'éprouvais, à me sentir vaincue, je ne sais quel plaisir étrange, j'étais heureuse de ma défaite.... J'aimais, enfin, j'aimais pour la première fois !"

Le Français, fasciné, subjugué, anéanti, allait répondre par des paroles brûlantes à ces paroles pleines de passion contagieuse et d'ardeurs communicatives.

Il n'en eut pas le temps.

L'entretien fut soudainement interrompu par l'entrée brusque et inattendue de la mulâtresse.

## XVIII

### UNE GRANDE COMÉDIENNE

La mulâtresse, avons-nous dit, entra brusquement.

Sa figure olivâtre et expressive, qui conservait encore quelques traces d'une beauté flétrie, semblait décomposée par une émotion violente.

"Eh bien ! nourrice, lui demanda Carmen, qu'y a-t-il donc ? Je ne t'ai point appelée...."

—Chut ! murmura la femme de couleur en appuyant son doigt sur ses lèvres pour conseiller ou plutôt pour commander le silence.

Puis elle ajouta d'une voix très basse :

"Il vient.... il me suit.... peut-être a-t-il des soupçons.... Dans quelques secondes, tout serait perdu...."

Une profonde terreur se peignit aussitôt sur le visage de la jeune fille. Elle s'élança du hamac dans lequel elle était couchée.

La mulâtresse saisit alors la main de Tancredi.

"Venez, señor.... hâtons-nous !...." lui dit-elle.

Et elle l'entraîna vers l'une des portes de la chambre.

Le Français en proie à une stupeur facile à comprendre, se retourna du côté de Carmen, comme pour lui demander une explication.

La jeune fille, arrachant la rose mousseuse qui s'épanouissait dans ses cheveux, la lui tendit, en même temps que du bout de ses doigts gracieux elle lui jetait un baiser, en balbutiant :

"Aimez-moi.... Je vous aime...."

Tancredi pressa contre ses lèvres la fleur précieuse qui joignait à ses parfums les parfums de la chevelure de Carmen.

Déjà la mulâtresse avait soulevé un pan de la tenture formant portière, elle avait ouvert une porte, et entraînant toujours le Français, elle s'était élancée dans une pièce voisine complètement obscure. La tenture retomba et la porte se referma derrière eux.

Tancredi voulut interroger.

"Plus tard.... plus tard, dit vivement sa conductrice ; tout ce que vous voulez savoir, vous le saurez, mais plus tard.... Ce n'est ni le lieu, ni le moment des explications...."

Le Français n'insista pas et suivit docilement la femme de couleur dans les ténèbres, à travers un dédale de chambres et de corridors. Enfin une dernière porte s'ouvrit. Un air plus vif frappa le jeune homme au visage. Il entra dans le jardin qu'il avait traversé déjà au moment de son arrivée.

La mulâtresse jugea convenable de recourir de nouveau à la précaution du bandeau de soie, précaution fort inutile selon toute apparence, car il était peu vraisemblable qu'un étranger, même en lui laissant le libre usage de ses yeux, pût s'orienter assez bien, dans une ville inconnue, pour retrouver en plein jour l'entrée mystérieuse d'une maison qu'il n'avait vue que dans les ténèbres.

Tancredi se laissa faire avec une passive résignation ; peut-être même ne s'aperçut-il point de la défiance qu'on lui témoignait ; sa pensée, son cœur et son âme étaient restés auprès de Carmen.

La volante attendait dans la rue, à côté de la petite porte du jardin. Le cheval partit au grand trot dès que le Français et la mulâtresse eurent pris place sur les coussins.

"Maintenant, demanda Tancredi, après quelques minutes de silence, m'est-il permis de vous questionner, et me répondrez-vous ?

—Oui, si toutefois vos questions ne sont pas indiscrettes.

—Puis-je connaître le motif de cette fuite précipitée ?.... Qui donc arrivait à l'improviste et si mal à propos ?.... Etait-ce le père, était-ce le frère de ma bien-aimée ?

—C'était son frère....

—Ce frère est donc bien terrible et bien effrayant ?

—Bien terrible et bien effrayant ! c'est vous qui l'avez dit, señor....

—Il n'aime pas sa sœur ?

—Il l'aime tendrement, au contraire, mais à sa manière....

—Votre adorable maîtresse semblait tremblante et épouvantée ; quel péril la menaçait donc ?

—Le plus effrayant de tous.... Si son frère savait qu'un homme est entré auprès d'elle, il la tuerait sans miséricorde."

Tancredi ne put retenir un cri d'effroi.

"Mais cet homme est un monstre ! balbutia-t-il, un infâme, un bourreau !...."

—Non, c'est un austère et rigide gentilhomme qui ne transige point avec les choses de l'honneur, et qui croit qu'une tâche ne se lave que dans le sang....

—Votre maîtresse est pure comme un ange ! elle n'a commis aucune faute !

—Elle a commis celle de vous recevoir.... et c'est un crime suffisant pour armer la main de son frère.... Elle ne l'ignorait point, et cependant elle n'a pas hésité.... Jugez, señor, de la violence des sentiments qu'elle éprouve pour vous !....

—Croyez-vous donc que pour elle j'hésiterais à donner ma vie ?" repliqua le jeune homme avec enthousiasme.

La volante s'arrêta.

"Nous sommes arrivés, dit la mulâtresse en enlevant le bandeau du Français, à qui la pâle lueur

des étoiles permit de reconnaître les grands arbres du Laméda.

—Etes vous bien sûre, au moins, reprit Tancredi, qu'en ce moment votre maîtresse ne court aucun danger ?

—J'en suis sûre.

Il m'avait semblé vous avoir entendu parler des soupçons que son frère pouvait avoir...

—Je l'ai dit en effet dans un moment de trouble, mais la réflexion m'a prouvé que cette supposition était folle ; d'ailleurs, un soupçon n'est rien quand la preuve fait défaut. Adieu, señor ! soyez sans crainte et allez en paix.

—Je ne puis vous quitter ainsi....

—Qu'avez vous à me demander ?

—Quand reverrai-je votre maîtresse ?

—Je l'ignore.

—Du moins, sera-ce bientôt ?

—Je le crois.... c'est probable....

—Un mot encore....

—Lequel !

—Si vous n'êtes pas sans pitié pour les souffrances de mon cœur qui va languir et se consumer dans l'attente, dites-moi le nom de ma bien aimée.... ce nom que je n'ai pas eu le temps de lui demander à elle même....

—Ma maîtresse se nomme Carmen.... répondit la mulâtresse ; et maintenant, señor, pour la dernière fois, adieu !

Le cheval partit au galop, et bientôt la volante se perdit dans l'obscurité.

—Carmen ! murmura Tancredi avec ivresse, Carmen ! c'est un doux nom ! Carmen je t'aime ! Carmen, je t'appartiens et ma vie est à toi ! ! ! !

\* \*

A peine la mulâtresse et le chevalier venaient-ils de quitter avec tant de précaution la chambre dans laquelle nous avons laissé Carmen, qu'un changement à vue se fit dans le visage de la jeune fille, s'il nous est permis d'emprunter quelques mots à la langue pittoresque du théâtre.

L'expression d'angoisse et d'effroi si profondément empreinte sur les traits de la charmante baladine disparut comme un décor enlevé dans les frises ou englouti dans le second dessous, au coup de sifflet du machiniste.

Les lèvres contractées de l'Espagnole se dilatèrent pour un franc et joyeux éclat de rire, ses bras s'arrondirent, sa taille se déploya gracieusement et ses petits pieds cambrés dans leurs babouches écarlates, ébauchèrent le pas aventureux d'un fandango de haute fantaisie, tandis que ces doigts mignons imitaient par de légers claquements le babillage des castagnettes.

En ce moment une porte s'ouvrit, et Moralès parut sur le seuil.

—Ah ! s'écria Carmen en interrompant sa danse, le voilà donc ce frère farouche, ce redoutable tyran dont l'approche inspire l'effroi et met en fuite les amours !

Puis appelant sur son visage le masque tragique de la supplication et de l'épouvante, la jeune fille courut à Moralès, s'agenouilla devant lui, joignit les mains et balbutia, d'une voix qui semblait entrecoupée par des sanglots convulsifs :

—Oh ! mon frère.... mon frère.... ayez pitié de moi !.... grâce pour votre innocente et malheureuse sœur !.... Ne me condamnez pas sans m'avoir entendue !.... me voici suppliante à vos genoux.... calmez cette colère vengeresse que je vois briller dans vos yeux.... Je suis trop jeune pour mourir, je n'ai pas flétri l'honneur de votre race ! Oh ! mon frère, je vous le demande au nom de notre mère qui nous regarde du haut du ciel, laissez-vous toucher.... laissez moi vivre !.... Mon seul crime est d'avoir donné mon cœur, mais je n'ai jamais oublié ce que je dois à l'illustre maison dont vous êtes le chef.... Celui que j'aime est noble, il est loyal et brave.... il est digne de vous ! Je n'ai pu me défendre de l'aimer.... Ne soyez pas sans miséricorde !.... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?.... Oh ! dites-moi que vous me pardonnez !

Moralès, après avoir écouté cette tirade en souriant, frappa joyeusement et bruyamment ses deux mains l'une contre l'autre en disant :

—Bravo ! ma sœur ! Un instant de plus et je m'attendrissais, je prenais la situation au sérieux et je me mettais à pleurer pour tout de bon, caramba ! Sais tu bien qu'à te regarder, courbée et éplorée comme te voilà, avec les yeux humides et les mains étendues, on jurerait que tout ce que tu viens de dire est arrivée, que tu es très à plaindre et que je suis très à craindre !.... Ma parole d'honneur, tu me rappelles les héroïnes des tragi-comédies de nos compatriotes Caldéron et Lope de Véga !

—Oui, oui, répondit Carmen en se relevant, je crois que si j'étais sur la scène d'un théâtre, avec des habits de reine ou de princesse, je débiterais d'une façon passable la prose ou la poésie des auteurs.

—C'est-à-dire que le public n'aurait pas assez de ses mains pour t'applaudir.

—Eh bien ! ce pourrait être une ressource dans l'avenir, si nous n'avions de meilleures cordes à notre arc....

—Mais nous en avons ! répliqua Moralès d'un air triomphant et d'un ton joyeux, oui, oui, nous en avons quelques unes.... Nous serons gens de qualité, et non point histrions !....

—Étais-tu là, tout à l'heure ?

—Oui, derrière la tenture, fit le gitano en désignant la porte par laquelle il venait d'entrer.

—Alors, tu as entendu ?....

—Tout.

—Tu es content de moi, j'imagine, et de la manière dont j'ai joué mon rôle ?

—Tu me vois dans l'enthousiasme le plus vif et le mieux senti.

—Ainsi, tu penses que mon chevalier doit avoir le cœur pris et la tête tournée ?

—Eh ! comment ferait-il, le pauvre garçon, pour qu'il en soit autrement ?

—Par conséquent, tu crois au succès ?

—Si j'y crois, caramba !.... J'y crois si bien que je ne regrette plus mes mille piastres, et que je me sentirais disposé, s'il le fallait absolument, à t'en avancer cinq cents autres.

—En effet, dit Carmen en riant, voilà une preuve sans réplique de ta conviction ! Il est manifeste que tu comptes sur les dix mille piastres que je t'ai promises.

—Et que j'aurai bien gagnées, ma sœur ! Je pense que tu ne feras nulle difficulté pour en convenir !.... Tu es une comédienne de premier ordre ! d'accord ; mais je suis, moi, un metteur en scène assez habile !.... J'ai trouvé à louer, toute meublée, cette petite maison qui rend vraisemblable ce que tu dis au Français de ta famille et de ta fortune ; j'ai embauché la mulâtresse Bérénice, la plus adroite créature de la Havane : je me suis muni d'une volante de bonne mine et d'un caléséro discret ; enfin, je n'ai rien négligé de ce qui pouvait assurer la réussite de tes projets.

—C'est vrai, tu as fait habilement et largement les choses.

—Aussi je connais assez ton bon cœur et ta tendresse fraternelle, ma chère Carmen, pour être sans inquiétude sur l'avenir, bien certain que tu n'oublieras point tout cela quand tu seras riche et grande dame.

—Désintéressement merveilleux ! s'écria Carmen avec un peu d'ironie, dévouement qui se donne et qui ne se vend pas !....

—Que veux-tu ! chacun pense à ses petits intérêts, en ce bas monde.... Moi aussi j'ai de l'ambition.

—Et moi, répliqua la baladine, j'ai de l'ambition et de l'appétit.... Allons souper.

—Excellente idée !.... Madame de Najac veut-elle me permettre de lui offrir très respectueusement mon bras ?

Carmen s'appuya sur le bras de Moralès, qui la conduisit d'un air cérémonieux à la salle à manger, dans laquelle on voyait sur la table un souper tout servi, composé de viandes froides, de fruits, de sucreries et de vins d'Espagne.

Le frère et la sœur s'assirent en face l'un de l'autre, et firent honneur au petit festin nocturne.

Disons en passant que Moralès, grâce aux soins intelligents qu'il avait pris de sa personne, était métamorphosé de la tête aux pieds de façon à n'être pas facilement reconnaissable.

Il ne portait plus le bandeau noir qui donnait

habituellement à sa physionomie une si bizarre expression.

Son linge d'une blancheur irréprochable et d'une finesse exquise, exhalait des parfums de choix.

Ses vêtements, d'une couleur sombre et d'une coupe à la fois élégante et sévère, dissimulaient la maigreur presque invraisemblable de ses membres.

Sans doute son visage osseux et décharné conservait son aspect étrange, mais, à la rigueur, cette étrangeté ressemblait à de la distinction, et des regards médiocrement observateurs ne devaient point refuser de trouver quelque chose de majestueux dans la forme du nez recourbé en bec d'oiseau de proie, et je ne sais quoi de diplomatique et de solennel dans les lèvres minces et rentrantes.

Enfin une épée à garde d'acier, véritable épée de gentilhomme, remplaçait l'incommensurable rapière dont l'unique exploit avait été la fin tragique du colonel mexicain don Ramirez Mazatlan.

Bref, et pour nous résumer, Moralès, ainsi vêtu, pouvait passer pour un seigneur aussi bien que pour un bandit. N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, et plus d'une fois, des grands d'Espagne et des ducs et pairs avoir l'air de bandits plutôt que de seigneurs ?....

Aussitôt que la fougue du premier appétit fut apaisée, la conversation, un instant interrompue, recommença.

—Ainsi donc, reprit Carmen, mes rêves vont se réaliser ! La nuit prochaine, sans plus tarder, je serai la femme d'un gentilhomme ?

—Ma sœur, répliqua Moralès, il me semble que tu veux aller un peu trop vite.

—Pourquoi trop vite ? Explique toi.

—Je vais le faire.... Au temps jadis, alors que nous vivions en Espagne, il m'arrivait parfois, pour occuper mes loisirs, de pêcher à la ligne dans le Mançanarès, quand par hasard le Mançanarès avait de l'eau....

—Que me contes-tu là ? s'écria la jeune fille. Je ne devine pas quel rapport....

—Quel rapport existe entre la pêche à la ligne et ton mariage avec le chevalier Tancredi de Najac ? reprit le gitano. Ce rapport est direct.... tu vas voir.... Donc, je pêchais.... Quelquefois, quoique rarement, un pauvre diable de poisson fourvoyé mordait à mon hameçon. Si il m'arrivait de vouloir m'emparer de lui brusquement en ramenant ma ligne à moi par une rapide secousse, le poisson lâchait prise ou bien l'hameçon se brisait, et, pour une cause ou pour l'autre, la proie convoitée m'échappait. Si, au contraire, je laissais ma victime s'enfermer à loisir, et si je l'attirais ensuite lentement et avec patience, je réussissais à coup sûr, et je rentrais au logis en triomphateur.... Comprends tu, maintenant ?

—Je comprends que tu me conseilles de laisser mon chevalier s'enfermer encore un peu.

A suivre

#### QUARTIER MAITRE GENERAL

Le proverbe familier qui dit que " Ce qui est bon pour l'homme doit être bon pour les animaux " est parfaitement compris par tous les sportsmen qui s'occupent du cheval, le turfiste comme le fermier, le garçon d'écurie, comme le piqueur. Les hommes qui font autorité en matière de traitement des maladies des chevaux et du bétail, partagent l'opinion du Général Rufus Ingalls, l'ancien quartier maître de l'armée des E. U. qui dit : l'Émile Saint Jacob est le meilleur remède que nous ayons jamais employé. Il dompte la douleur. C'est ce département qui est chargé de l'inspection et du traitement des chevaux et des mules affectés à l'armée ; c'est par millions qu'on y traite les chevaux.

## J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

**AVIS AUX MÈRES.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

**A NOS LECTRICES**

Nous attirons spécialement votre attention sur la beauté de notre assortiment, qui surpasse de beaucoup, les années précédentes : tels que chapeaux importés, oiseaux, aigrettes, chiffons, etc. Une visite est sollicitée.

MME H. POITRAS,  
1989, rue Notre-Dame.

**RHUMES**

Nous entrons dans la saison de l'année où bien peu de gens ont le bonheur d'échapper aux rhumes et aux bronchites. Or, personne n'ignore les graves conséquences que peuvent faire encourir les toux et bronchites, si on les néglige au début. Il peut s'en suivre une foule de désordres dans l'organisme respiratoire et des affections incurables qui finissent par causer la mort. Dès le début de ces affections, ne retardez pas à essayer le *Sirop de Tolu, Sénéga et Gomme d'Epine* du Dr Ed. Morin, afin de vous guérir le plus promptement possible. Demandez le partout.

**La Banque Jacques-Cartier  
DIVIDENDE NO 52**

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demie (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après le deux décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.

A. L. DE MARTIGNY,  
Directeur-gérant.

Montréal, 29 octobre 1891.

**A. BONNIN & G. MANN**

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE



TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 4<sup>e</sup> et 18

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
GRAND LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

**ANNONCEURS**

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

**Elixir Resineux Pectoral**



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.  
Professeur de chimie  
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire  
Joliette, P. Q., Canada.



**Excursion Populaire**

A LA

COTE DU PACIFIQUE

Des chars doratoires pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

Les 11 et 25 Novembre, 9 et 23 Decembre 1891

se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation. Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

**BUREAUX des BILLETS à MONTREAL**

266, rue St-Jacques et aux Gares

W.M. F. EGG, Ag. Dist. Pass. D. McNICOLL, Ag. Gen. Pass.  
MONTREAL.

**ECOLE**

**De dessin et de peinture**

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEBUNTIN

Artiste-peintre.

N<sup>o</sup> 63, rue St-Jacques, Montréal

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
123 rue St-Laurent

**ÇA VAUT**



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

**F. LAPOINTE.**

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau choix et de ses bas prix.

**F. LAPOINTE**

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

**TRUDEL & DEMERS**

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

**J. ALCIDE CHAUSSÉ**

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

**LADIES**

**AUX DAMES.**—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les malaises. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Agent General pour le Canada, MONTREAL.



**Attraction sans précédent**

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Paul Conrad*  
*J. Emely*

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses

R. M. Wainmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Monstre**

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 15 DECEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$60,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	101,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
2 PRIX DE 20,000 sont.....	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 300 sont.....	120,000
600 PRIX DE 100 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$200 sont.....	199,800
999 PRIX DE 200 sont.....	199,800

3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

**PRIX DES BILLETS:**

Billets complets, \$40; Demi, \$20; Quarts, \$10  
Huitièmes, \$5; Vingtièmes, \$1;  
Quarantièmes, \$1.

Prix des clubs, 65 billets d'une \$1 pour \$50  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyé nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,  
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.

# "August Flower"

COMMENT EST-IL ?—Il se sent mal à l'aise, il fait constamment des essais, se condamnant à la diète, adoptant des régimes étranges, et changeant la nourriture, les plats, les heures des repas, et enfin sa manière de vivre.—"AUGUST FLOWER" est le remède.

COMMENT EST-IL ?—Parfois il ressent un appétit vorace, insatiable, complètement inexplicable, contraire aux lois de la nature et contraire à la santé.—"AUGUST FLOWER" est le remède.

COMMENT EST-IL ?—Il ne ressent aucune envie de se mettre à table et quand il y est il ne ressent aucun goût pour aucun des mets qui y sont servis.—"AUGUST FLOWER" est le remède.

COMMENT EST-IL ?—Après avoir éprouvé cette appétit anormal, il éprouve une horreur complète pour toute nourriture comme si une bouchée devait le tuer.—"AUGUST FLOWER" est le remède.

COMMENT EST-IL ?—Ses intestins sont irréguliers et il a des selles particulières.—"AUGUST FLOWER" est le remède.

[8]

## MAISONS RECOMMANDÉES

### NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre. Prix modérés.

### HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

### ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

### A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successor de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

### V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE ST-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

### J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

### J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800

MONTRÉAL

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

## Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

### No 24.—ENIGME

Ce que repousse la logique  
Et que pourtant l'humanité  
Quand sévit la fatalité  
Garde avec courage héroïque.

C'est le soutien dans le malheur  
De la souffrance, la douleur  
De la plus cruelle torture.

Sorte de vision magique  
Qu'un malheureux déshérité  
Contemple avec tenacité  
Bien qu'elle soit problématique.

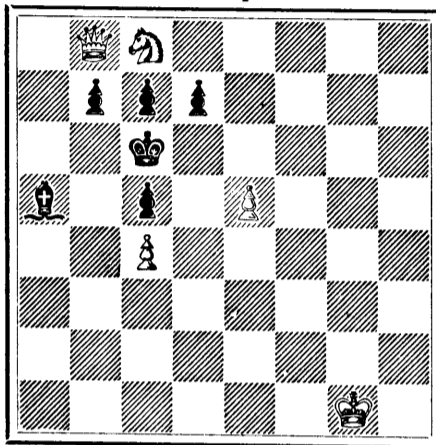
Ce dont le mortel ici-bas  
Dont toute humaine créature  
A toujours grand besoin, hélas !

UN LECTEUR.

### No 15.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par C.-Eph. Saint-Maurice (âgé de 9 ans), Montréal

Noirs—6 pièces



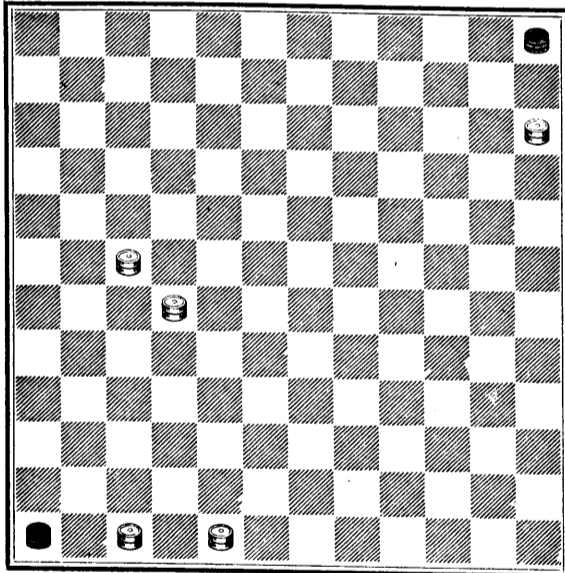
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

### No 15.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Nap. Desautels, Montréal

Noirs—2 pièces



Blancs—5 pièces

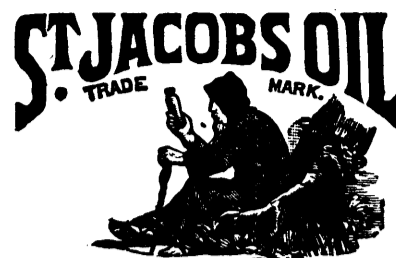
Les Blancs jouent et gagnent

### SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 14 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 14

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
29 à 9	57 à 26	1 T 8 F R, échec	1 R 2 T
9 à 15	27 à 55	2 T 8 T R, échec	2 R 3 C
68 à 62	55 à 57	3 T 6 T R, échec	3 R 2 F
58 à 52	46 à 72	4 T 6 F R, échec	4 R 2 R
25 à 20	22 à 25	5 T 6 R, échec	5 R 2 D
31 à 24	17 à 41	6 T 6 D, échec	6 R 2 F
48 à 22	7 à 20	7 T 6 F D, échec	7 R 2 C et gagnent.
69 à 63	16 à 27		
63 à 4	66 à 53		
4 à 36	42 à 29		
71 à 65	72 à 61		
67 à 7 partie gagnée			

SOLUTIONS.—No 22. Plusieurs seront désappointés en apprenant que la réponse à ce problème est que le marchand perd \$96 et ses souliers, soit : \$100.

No 23 —Le mot est Charlatan.  
Solutions justes du problème No 23 par : J. E. Parent, Mlle Clotilde Morache, J. Dubé, Montréal ; "St-Roch," Québec ; L. G. Roy, J. O. Patenaude, Ottawa ; Sam, Rimouski ; Albert Robidoux, Hull ; Mlle Flore Leprohon, Montréal.  
Problème de Dames.—Alf. Legault (No 13), Ste-Cunégonde.



## LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE  
65 RUE ST-LAURENT

Ouverture d'articles d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

## Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit: "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

## La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit:

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

## Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.



ANNONCE DE

John Murphy & Cie

ETOFFES A ROBES

Notre département d'Étoffes à robes qui est considéré comme étant le plus considérable à Montréal, vient d'être complété par l'importation d'automne, ce qui veut dire que l'on trouvera dans ce département les plus belles étoffes pour costumes de toutes sortes qui puissent être vues à Montréal.

Étoffes à robes utiles carrautées vendues 13c la verge.

Étoffes à robes, tweeds, vendues 15c la verge.

Étoffes à robes barrées, vendue, 13c la verge.

Étoffes à robes carrautées, vendues 20c la verge.

Étoffes à robes Neigeuses, carrautées, etc, vendues 35c, 40c, 45c et 50c la verge.

Tweeds à robes tout laine, carrautées et barrées, vendus 50c, 6c, 65c, 75c, 85c, \$1 00, 1.25, 1.35 et \$1.50 la verge.

NOS BOAS EN PLUMES

Un second envoi vient de nous arriver et l'assortiment est complet. Prix, \$1.00 \$1.25, \$1.75, \$2.50, \$4 50, etc, à \$40 chaque.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire et vous éviterez toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Demandez correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14 - Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18 - Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES Saint Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,061,963 87 Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. E. BOUTE & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

29355

Dans un besoin pressant rien de comparable

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il est tout de suite prêt, du meilleur effet en cas d'épuisement et de digestion aisée pour les vieux et les jeunes.

A.P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

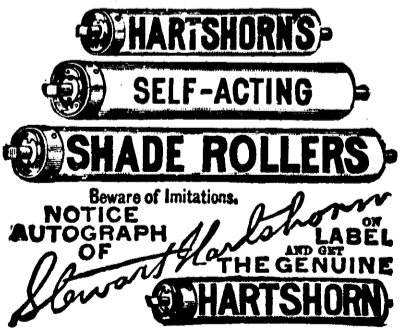


LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermatales Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.



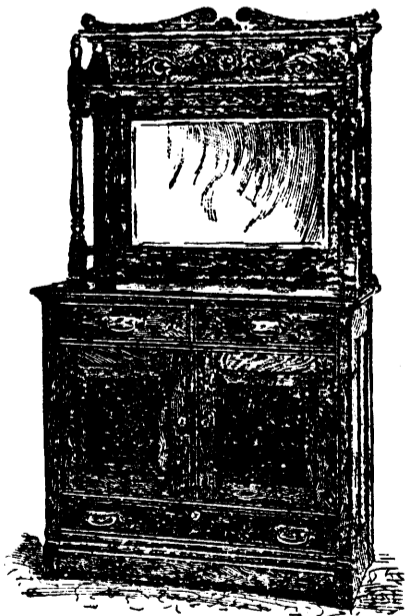
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD, KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE eulemen \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Sec. 7, Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (18 Spruce St.), where advertising

PIANOS

HAZELTON, Branch & Bach, Fils CH&R, DOMINION, BEALIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.



Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un DIVIDENDE de TROIS pour CENT (3 0/10) payable le premier jour de DECEMBRE PROCHAIN, a été déclaré pour le semestre courant; sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport, seront en conséquence fermés du 20 au 30 novembre inclusivement

U. GARAND,

Montréal, 20 Octobre 1891

Cassier.



Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomachique et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appauvries ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à toute le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS' MED. CO., Brockville, Ont.